LES PARENS RICHES

VALENTINE

PAR

MADAME LA COMTESSE DASH

(Entièrement inédit)

I

PARIS
L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE SAINT-JACQUES, 38.

t et de caractère qui lui était naturelle.

moment où Catherine entra furtivement on fils, le jeune roi, assis devant une table gée de livres et de papiers, était occupé à ire. Il tourna brusquement la tête en entendant marcher derrière lui. A la vue de sa mère, il leva et courut au-devant d'elle. Mais l'air froid t solennel de Catherine arrêta ce premier mouvement.

Ne puis-je savoir, Charles, quelles sont vos upations à cette heure? demanda Catherine.

— mère, elles sont assez frivoles;... je rougis us le dire, je faisais des vers.

— n l'honneur de cette belle France, sans doute, ou de notre sainte religion?

— J'avoue qu'un sujet si grave n'est point sorti de ma plume; l'amour et la beauté en ont fait tous les frais.

— Voyons, s'il vous déplaît, les jeux d'esprit où s'ébat votre royale muse...

En disant cela Catherine saisit au hasard une des feuilles éparses sur la table du roi et lut ce qui suit avec les marques d'une admiration dont Charles semblait plus embarrassé que flatté :

> ard, si ton vieil corps ressembloit ton esprit,
> bien content d'avouer par escrit
> pathiseroit en mal avec le mien
> seroit malade aussi bien que le tien.
> orsque la vieillesse en comparaison ose
> egarder ma jeunesse, en vain elle propose
> De rendre pareille à mon jeune printemps,
> Car en ton froid hiver rien de verd n'est dedans.
> Il ne te reste rien qu'un esprit grand et haut,
> comme immortel, jamais ne te défaut.
> onc, je te diray que bien heureux serois
> . ton bon esprit un rayon je tirois,
> ien que sans t'oster rien du tien si esquis
> estude et labeur un tel m'estoit acquis.
> esprit est, Ronsard, plus gaillard que le mien;
> mon corps est plus jeune et plus fort que le tien.
> ainsi je conclus qu'en savoir tu me passe,
> autant que mon printemps tes cheveux gris efface.

Maître Ronsard, mon fils, ne dit pas mieux, n'est avis que jamais roi ne joignit à tant de t autant de modestie.... Mais votre majesté, ez-vous, était occupée tout à l'heure d'œuvre douce.... Ceci, sans doute....

roi se mit à rougir comme une jeune fille en t sa mère porter la main sur une feuille fraîchement écrite et tout enrichie, selon le goût du jour, ements à la plume et d'emblèmes amoureux. Catherine lut avec une curiosité qui n'av rien d'exagéré :

> *Toucher*, *aimer*, c'est ma devise;
> De celle-là que plus je prise,
> Bien qu'un regard d'elle à mon cœur
> Darde plus de traits et de flamme
> Que de tous l'Acheron vainqueur,
> N'en sauroit onc appointer dans mon ame.

— Cela est des plus ingénieux, dit Catheri et fait honneur au roi autant qu'à sa dame.... M c'est perdre un temps précieux dont Dieu v demandera compte, mon fils. Un roi se doit, av tout, à son peuple. Le sceptre est pesant, e trône est un écueil où plus d'une tête royale s brisée.

Étonné de ce langage, Charles IX relev tête et répondit avec une certaine fierté : — Q que pénible que soit ma tâche, je saurai la r plir; la force et le courage ne me manquer pas. Mais jusqu'à présent, madame, cette éne que je sens là me fut inutile, puisque vous tagiez avec moi ces dangers que je ne connais et cette royauté dont je ne suis que l'ombre.

— Qu'osez-vous dire, fils ingrat? Quand prudence veille pour vous, que ma tendresse garde, et, qu'épargnant à votre jeunesse les so d'une politique épineuse, je vous laisse étudi loisir vos passions et votre cœur, vous me re chez de ne pas céder les rênes de l'État à mains inhabiles! Mais vous ne savez donc pas votre mère passe ses nuits et ses jours à éto ce ver rongeur de la politique qui dévore les en silence. A cette heure, mon fils, une con ration vous menace; une femme en est l'âme c'est moi encore qui venais vous avertir du ger et vous dire : Charles IX, il faut un ex ple; essaie ton pouvoir et punis.

— Une femme? nommez-la moi.

— Diane de Montfort.

— Diane de Montfort! c'est impossible, mère; vous vous trompez.

— J'ai des preuves quand j'accuse.

Et elle mit sous les yeux du roi les pa soustraits par les espions de Gondi à la cor pondance de la duchesse.

Le roi les parcourut avec une surprise dou reuse.

— Eh quoi! il faudra que ses beaux yeux s ternis par les larmes, que sa beauté soit fl par l'air empesté des cachots!

LES PARENS RICHES.

VALENTINE.

Nouveautés à 4 francs le volume en prenant le moins 30 volumes.

(Les prix marqués sont ceux des articles pris séparément).

	fr.	c.
LA JUIVE AU VATICAN, par Méry, 3 vol. in-8, net.	13	50
LE SCEPTRE DE ROSEAU, par Émile Souvestre, 3 vol. in-8, net.	13	50
JEAN LE TROUVEUR, par Paul de Musset, 3 vol. in-8, net. . . .	13	50
LES FEMMES HONNÊTES, par Henry de Kock, 3 vol. in-8, net. .	13	50
LES PARENS RICHES, par Mme la comtesse Dash, 3 vol. in-8, net. .	13	50
CERISETTE, par Paul de Kock, 6 vol. in-8, affiche pochade, net. .	30	««
DIANE DE LYS, par Alexandre Dumas fils, 3 vol. in-8, net. . . .	13	50
UNE GAILLARDE, par Paul de Kock, 6 vol. in-8, affiche pochade, net.	30	««
GEORGES LE MONTAGNARD, par le baron de Bazancourt, 5 vol. in-8, affiche pochade, net.	22	50
LE VENGEUR DU MARI, par Emmanuel Gonzalès, 3 vol. in-8, net.	13	50
CLÉMENCE, par madame la comtesse Dash, 3 vol. in-8, net. . .	13	50
BRIN D'AMOUR, par Henry de Kock, 3 vol. in-8, affiche pochade, net.	13	50
LA BELLE DE NUIT, par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8, affiche pochade, net.	9	««
JEANNE MICHU, LA BIEN-AIMÉE DU SACRÉ-COEUR, par madame la comtesse Dash, 4 vol. in-8, net.	18	««
LE KHALIFA, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8, affiche poch., net.	9	««
RAPHAEL ET LUCIEN, par Michel Masson, 2 vol. in-8, affiche pochade, net.	9	««
LE TROUBLE MÉNAGE, par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8, affiche pochade, net.	9	««
EL IHOUDI, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8, net.	9	««
LES MÉTAMORPHOSES DE LA FEMME, par X.-B. Saintine, 3 vol. in-8, affiche pochade, net.	13	50
CHARMANTE GABRIELLE, par M.-J. Brisset, 2 vol in-8, affiche pochade, net.	9	««
LE DÉBARDEUR, par Maxim. Perrin 2 vol. in-8, affiche pochade, net.	9	««
LA FAMILLE DU MAUVAIS SUJET, par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8, net.	9	««
NICOLAS CHAMPION, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8, affiche pochade, net.	9	««
UN COEUR DE LIÈVRE, par Maximilien Perrin. 2 vol. in-8, net. . .	9	««

Ouvrages sous presse :

DÉBORA, par Méry.	««	««
LE MAITRE INCONNU, par Paul de Musset.	««	««
LA PLACE ROYALE, par madame la comtesse Dash.	««	««
BÉBÉ OU LE NAIN DU ROI DE POLOGNE, par Roger de Beauvoir.	««	««
BLANCHE DE BOURGOGNE, par madame Dupin.	««	««
LA FILLE DE LA MONTAGNE NOIRE, roman posthume, par Sir Walter Scott.	««	««
Un nouveau roman, de Emmanuel Gonzalès.	««	««
dito. du baron de Bazancourt.	««	««
dito. de Émile Souvestre.	««	««
dito. de Henry de Kock.	««	««

LES PARENS RICHES

VALENTINE

PAR

Mme LA COMTESSE DASH

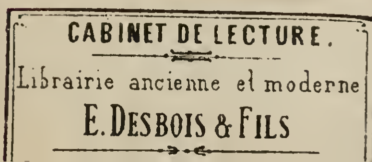
(Entièrement inédit).

1

Paris,

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE SAINT-JACQUES, 38.



LA MORT.

I.

Rien n'est mélancolique et curieux à la fois comme le spectacle que pré-

sente une maison après la mort du chef de la famille. Un observateur impartial y prendrait une opinion très-positive et souvent peu honorable du cœur humain. Si l'hypocrisie parvient quelquefois à faire illusion, elle est rarement assez maîtresse d'elle-même, en cet instant solennel, pour défier un examen attentif. L'intérêt, ce puissant mobile de presque toutes les actions de la vie, domine tout chez la majorité d'entre nous. Les figures des héritiers réfléchissent, souvent malgré eux, leurs craintes et leurs espérances, au moment où elles ne devraient montrer que leur douleur. Bien des sanglots sont arrêtés par le bruit d'une clé

tournant dans sa serrure, ou par le désir d'écouter une conversation à voix basse, à l'autre bout de l'appartement. Les conjectures et les calculs éloignent les regrets, et hors certaines afflictions réelles et complètes, il en est très-peu qui ne s'oublient à l'ouverture du testament.

La chambre dans laquelle nous allons introduire le lecteur formait une exception à la loi commune; cinq personnes s'y trouvaient réunies, cinq personnes à la physionomie triste et préoccupée; mais pas une d'entre elles ne cherchait à cacher ses impressions. Elles donnaient franchement cours aux

sentiments qui les animaient, et leur discussion devenait d'autant plus violente qu'il ne s'agissait pas d'héritage à partager entre eux, mais de lourdes charges à décliner, si c'était possible. Quelques mots sur l'intérieur de la maison, sur les personnages qui l'occupent sont indispensables.

L'appartement, situé au quatrième étage d'une maison de la rue de la Pépinière, donnant sur de vastes jardins, se composait de plusieurs petites pièces meublées simplement, néanmoins avec un luxe artistique très-remarquable, et un goût fort judicieusement éclairé. Des tableaux d'un choix irréprochable,

en petit nombre, ornaient les murailles tapissées d'une magnifique étoffe de l'Inde, d'une grande originalité de couleurs. La plus vaste chambre, le salon, semblait un musée consacré aux souvenirs. Les visages de Louis XVI, de Marie-Antoinette, de toute la famille royale, tombée sous la hache du bourreau, celui du duc d'Enghien, s'entremêlaient avec quelques portraits de famille, portant des dates très-anciennes et surmontés d'un écusson au fond d'azur à trois chevrons d'or, avec la couronne de marquis, sans parler des quartiers d'alliances, fort scrupuleusement désignés. Des épées fleurdelysées, des vues d'un château magnifi-

que prises de différents côtés et ne portant point de nom, des lettres autographes de plusieurs rois et princes de la maison de Bourbon, tant vivants que morts, complétaient cette collection, assez dangereuse à conserver alors, on était dans les beaux jours de l'Empire. Enfin, et, comme pour contraster avec ces vestiges aristocratiques, au milieu du plus grand panneau, en face de la glace, un cadre de bois noir renfermait deux figures bien vulgaires, un homme et une femme, âgés tous les deux, vêtus des habits les plus simples, dont tous les traits respiraient une bonté et une honnêteté incontestables. Au-dessous, la ravissante image d'une

jeune femme, en robe blanche, coiffée de rubans bleus tressés dans ses cheveux blonds, présentait une ressemblance frappante avec ces vénérables cultivateurs. On devinait promptement qu'un degré de parenté très-proche les unissait.

Dans ce salon se tenaient les cinq personnes dont nous avons parlé tout-à-l'heure ; une porte à côté ouvrait sur une chambre à coucher, d'où sortaient des sanglots et des plaintes, les voix de plusieurs enfants éteignaient par leurs cris les délibérations aigries de l'illustre assemblée.

— Mon Dieu ! fermez donc cette

porte, s'écria d'un accent impatienté, celui qui semblait le chef de la réunion, on ne s'entend pas ici, et faites taire ces marmots, qui nous rompent la tête.

Une femme âgée parut le visage baigné de larmes et dit sans colère, mais avec une tristesse profonde :

— Il n'est pas facile d'imposer silence à des orphelins en face du cadavre de leur père!

Cependant elle ferma la porte, et le bruit devint moins *désagréable.*

— Vous disiez donc, mon frère, reprit une femme, vêtue avec la dernière

élégance, vous disiez donc que vous prendriez Reynald à votre charge absolue.

— Je n'ai pas dit cela, ma sœur, je n'ai pas dit cela, et vous allez vite dans ce qui concerne la bourse des autres. J'ai dit que nous avions trois enfants à pourvoir, que nous étions trois et qu'il serait naturel de partager également ce fardeau. J'ai ajouté que le garçon semblait devoir me tomber en partage et à vous deux, mesdames, chacune des filles, mais je n'ai pas dit que Reynald doit être à ma charge absolue. Son père laisse peu de chose, il est vrai, mais enfin en vendant ses ta-

bleaux, ses brinborions royalistes et sa petite maison de Passy, on réunira bien une quinzaine de mille francs. Nous les emploierons, comme cela doit être, à l'éducation des mineurs, nous chargeant seulement de leur logement et de leur nourriture, de la surveillance de leurs professions et de leurs travaux. Lorsqu'ils arriveront à l'âge de se faire une position, ils n'auront pas à se plaindre de nous, nous les aurons mis à même de choisir un état, nous aurons soigné leur enfance. On leur rendra les comptes de ce qu'on aura employé pour eux, on leur comptera fidèlement le reste, si reste il y a, et ils voleront de leurs propres ailes.

— Cet avis me paraît fort bon à suivre, répliqua une autre femme, petite, contrefaite, et dont les traits presque hideux tenaient beaucoup plus de la grenouille que de l'homme. Elle avait, suivant l'expression de sa sœur, des yeux de *poisson frit*, dans lesquels il était impossible de saisir une impression quelconque ; jamais l'hypocrisie et la fausseté ne revêtirent un masque plus impénétrable, son sourire édenté, sa gaîté sans *rire*, ressemblait à une convulsion pénible. En cette circonstance elle promena son regard opaque sur les quatre personnes qui l'entouraient et attendit qu'on lui adressât une question.

— Vous l'approuvez donc, baronne? demanda un des hommes qui n'avait pas encore parlé.

— Sans doute. Cependant, s'il m'est permis de faire une observation, mon frère me paraît très-généreux de nos soins. Certainement nous devons notre aide et notre tendresse à nos neveux, nous devons les surveiller, nous devons empêcher qu'ils ne reçoivent de mauvais principes, mais notre premier devoir est envers nos enfants, ce me semble. Ne faut-il pas d'abord nous occuper d'eux, et ce que nous donnerions à leurs cousins ne leur serait-il pas enlevé?

— C'est juste, répondit la grande femme.

— Parfaitement juste, ajouta le frère.

— Vous parlez comme un ange, baronne, dit son mari.

— Ne serait-il pas plus simple de mettre dès à présent ces petits en pension, à leurs frais, dans des pensions économiques, afin de ménager leurs fonds, les biens des orphelins sont sacrés! Nous les visiterions chaque semaine à tour de rôle, ils sortiraient de temps en temps, ils verraient nos enfants... quelquefois, et de la sorte apprendraient à

les connaître. Ne serait-ce pas mieux ainsi ?

Trois des auditeurs approuvèrent sans restriction, le quatrième, sénateur et comte, mari de la plus jeune des sœurs, attendait que cette rumeur louangeuse fût passée pour prendre la parole.

— Ce que vous proposez, baronne, serait admirable, dans une autre position que la nôtre ; mais permettez-moi de vous le dire, avec tout le respect que je vous dois, vous n'avez pas réfléchi à ce que nous sommes, à ce que sont nos neveux. Vous oubliez deux bagatelles essentielles à consulter cepen-

dant pour nous, la volonté de l'empereur et l'opinion publique. L'empereur tient beaucoup aux anciennes familles, l'empereur aime les gens de talent et de mérite, il ne m'aperçoit pas de fois qu'il ne me parle de notre pauvre beau-frère, il sera très-frappé de sa mort, je n'en doute pas. Malgré l'opposition qu'il lui a faite, malgré sa chouannerie enragée, il a cherché plusieurs fois à se l'attacher, vous le savez, le marquis de Kersaint, fils de la dernière héritière de Clisson lui paraissait bon à ramener. Il s'informera certainement de ses enfants, il voudra tout savoir et savoir *bien à fond*, il n'est pas facile à tromper. Or, quand il apprendra que

le baron Hervey, un des premiers banquiers du monde, que le comte et la comtesse *de* Mainbourg, riches de quelques millions, que le baron et la baronne Michaud, tout aussi riches qu'eux, font élever leurs neveux avec les quinze mille francs, leur seul héritage, je vous réponds qu'il nous traitera de cuistres et de ladres, et que nous recevrons de lui un de ces coups de boutoirs, qui detruisent en cinq minutes la faveur d'une famille entière. Le monde sera exactement de son avis, et voilà tout ce que nous y gagnerons.

— Que proposez-vous donc alors, monsieur? de prendre ces petits Kersaint

entièrement à notre charge, comme le disait ma sœur tout-à-l'heure?

— Je propose de placer de l'argent à cent pour cent, poursuivit l'orateur, avec son museau de fouine ou de renard. Je propose à monsieur le baron Hervey de conduire chez lui Reynald de Kersaint, avec son fils Émile, de les faire élever ensemble, n'a-t-il pas un gouverneur? Il n'en coûtera pas un centime de plus. Je propose que la comtesse de Mainbourg établisse Valentine avec Malvina sous la domination de mademoiselle Onfray, sa gouvernante; je propose enfin que la baronne Michaud emmène Euphémie et la donne pour compagne à sa fille Zoé.

— A nos frais et dépens?

— A nos frais et dépens.

— Rien que cela!

— Mon Dieu oui, et vous m'en remercierez plus tard. Ce que nous ferons aujourd'hui, l'empereur le saura ce soir, tout Paris le saura demain. L'empereur vous en fera compliment au premier cercle de l'impératrice, mesdames, il ne l'oubliera pas et il saura bien nous le prouver. Reynald entrera dans les pages aussitôt qu'il aura l'âge nécessaire. Les deux filles seront mariées et dotées, et nous rendront en faveurs, en honneurs, ce que

nous leur donnerons en argent, et quel argent! bien peu, croyez-moi, bien peu de chose, à la fin de l'année une différence de quelques centaines de francs!

— Comme vous y allez, mon frère!

— Je ne force personne, bien entendu. Je vous fais part de mes projets, je vous montre les inconvénients d'une autre manière d'agir. Quant à moi, je déclare que ma nièce Valentine couchera ce soir dans mon hôtel, où sa chambre est déjà préparée, près de celle de ma fille; c'est à vous de juger maintenant si ma conduite ne vous impose pas une imitation contrainte ou

volontaire. Pesez les conséquences et agissez.

— Au fait! commença le baron Hervey, si le comte prend Valentine, on trouvera très-mauvais que nous laissions les autres.

— Il est un peu dur, s'écria madame Michaud en fureur, que, parce que notre sœur Marie a épousé un gentillâtre ruiné, il nous faille transformer nos maisons en hôpitaux!

— Qu'y voulez-vous faire, madame? C'est comme cela! Pour ne pas être trop décriée, fortune oblige.

— En vérité, monsieur, vous prenez

cela d'un ton!... Monsieur *de* Michaud ne me donne pas le moindre conseil, il me laisse là vous écouter et adopter seule une détermination!...

— C'est comme madame *d*'Hervey, elle n'a pas même voulu assister à la délibération. Elle attend Reynald, dit-elle, elle le veut près d'elle!

— Eh! bien, il faut le lui conduire.

— Mais, baronne, dit tout-à-coup monsieur *d*'Hervey, j'y pense!... Les petits Kersaint ont une autre tante, la sœur de leur père, nous disposons d'eux là, sans la consulter. L'amazone Jeanne, *la Pucelle d'Orléans*, est capa-

ble de venir nous les arracher au nom de son droit, il me semble qu'il faudrait d'abord...

— Que diable pourrait-elle faire pour eux? Elle n'a pas le sou, dit le comte.

— Oui, mais elle a les parchemins, elle a sa généalogie, les Kersaint anciens roi de Bretagne, les Kersaint connétables de je ne sais où, toutes ces respectables têtes ici présentes, continua le baron *d'*Hervey, riant d'un gros rire...

— Y compris même celles-ci, ajouta le comte *de* Mainbourg, avec un sourire à deux tranchants, en montrant le

tableau du milieu, et ce ne sera pas le moins précieux !

— Mon Dieu ! *mon frère*, répliqua vivement la baronne, en appuyant sur ce mot, ne parlons pas de ces choses douloureuses, c'est assez des chagrins actuels. Je me regarderais comme très-coupable aujourd'hui, où nous pleurons le mari de notre sœur, de vous rappeler les malheurs de votre famille. Je connais si bien votre sensibilité ! Ménagez la nôtre, je vous en prie.

— Vous avez raison, *ma sœur*, et je ne devrais pas évoquer de pareils souvenirs. Vous êtes encore plus sensible

que moi, et la perte de vos excellents parents vous a été si cruelle!

Il faut savoir, pour l'explication de cette escarmouche, que le baron *d*'Hervey, fils d'un bon paysan de Normandie, avait fait sa fortune par une grande adresse et une grande entente des affaires, dans le moment de la première République, où il était si facile de pêcher en eau trouble dans les fournitures. Son parrain, procureur à Rouen, le prit chez lui dès sa plus tendre enfance et lui enseigna les finesses du métier, dont il profita admirablement. Plus tard il plaça ses sœurs dans des pensionnats, les fit élever,

croyant s'en faire des moyens de fortune, par les alliances qu'elles lui procureraient. Quant à son père et à sa mère, il les laissa mourir pauvres dans un village, et depuis qu'il les avait quittés il ne les revit plus, il ne s'occupa plus d'eux. Excepté Marie, madame de Kersaint, qui les soigna jusqu'à leur mort, aucun de leurs enfants ne voulut les reconnaître, ni en entendre parler.

Monsieur Mainbourg, de son côté, avait le malheur d'appartenir à une maison de commerce légèrement entachée de banqueroute frauduleuse. Son père, condamné aux galères, n'avait pas subi sa peine, grâce à la révolution.

Sans-culotte fervent, il devint un des coryphées de la Terreur, et trouva moyen de faire réviser son jugement tout à son avantage, il en sortit blanc comme neige.

Ces deux circonstances étaient le champ de bataille où se rencontraient sans cesse monsieur Mainbourg et madame Michaud ; ces deux fortes intelligences de la famille, se détestaient cordialement, par cette raison peut-être. Toutes leurs discussions amenaient la même terminaison de brocards impitoyables ; les autres savaient cela et ne se mêlaient jamais de les séparer.

— Enfin, interrompit madame de

Mainbourg, prenons-nous un parti? Il est temps d'en finir et de rentrer chez soi.

— Mon parti est tout pris, ma chère, vous allez emmener Valentine.

— Eh! bien, moi j'emmènerai Reynald, continua monsieur Hervey, avec un soupir.

— Il faudra donc emmener Euphémie alors? reprit la baronne.

— Les choses me semblent tout-à-fait convenues. Avant de nous séparer, qu'allons-nous décider pour ces vieilleries?

— Nous les conserverons soigneusement aux enfants de notre sœur, ma chère, et si madame Michaud et monsieur Hervey sont de mon avis, nous en laisserons la garde à *Jeanne d'Arc*; de cette façon, s'il manque un lambrequin d'armoiries, on ne pourra pas s'en prendre à nous.

— Appuyé ! répétèrent-ils en chœur.

— Il ne nous reste plus qu'à préparer nos élèves ; appelons mademoiselle Sivetot. A propos, et mademoiselle Sivetot que deviendra-t-elle ?

— Ce qu'elle voudra, baronne, elle cherchera une autre condition.

— Oh ! vous ne la connaissez guère, elle est attachée à la vie et à la mort aux Kersaint ; née sur leurs terres, au temps où ils avaient des terres, elle mourra près d'eux.

— Rangeons-la dans la catégorie des antiques, et envoyons-la à la *guerrière.*

— C'est cela ! appelez-la, en attendant, mon ami.

Monsieur Michaud se leva et entr'ouvrit la porte. Les cris des enfants devinrent plus distincts et la baronne fronça le sourcil.

— Cette musique va redoubler tout-

à-l'heure, quand on parlera de se séparer, murmura-t-elle à l'oreille de sa sœur, que le ciel confonde votre mari d'avoir imaginé cette sotte tutelle !

Mademoiselle Sivetot entra et se tint debout, dans une attitude tout à la fois respectueuse et digne ; elle essuya ses yeux rougis par les larmes, et attendit qu'on l'interrogeât.

— Mademoiselle Sivetot, dit monsieur Hervey, en apparence le chef de la famille, nous venons de décider l'avenir de nos neveux et nous espérons satisfaire à nos devoirs comme aux exigences de nos positions respectives.

La vieille fille s'inclina en silence.

— M. Reynald viendra chez moi, mademoiselle Valentine suivra sa tante Mainbourg et mademoiselle Euphémie sa tante Michaud. Habillez-les, nous les emmènerons et nous ferons prendre ce soir leurs effets.

Hervey regarda Yvonne Sivetot de cet air bouffi, qui attend une explosion de reconnaissance, et qui croit avoir produit un effet miraculeux. Il fut tout étonné de la trouver calme et triste, et prévit une résistance à laquelle il était loin de s'attendre.

— Je vous remercie au nom des pauvres enfants, messieurs et mesdames, vous agissez en bons parents;

mais je ne puis vous remettre aujourd'hui ces chers anges.

— Vous ne pouvez ! et pourquoi cela ?

— Parceque... hier au soir, avant de se coucher, monsieur le marquis a écrit longtemps, parce que ce matin avant de partir pour ne plus revenir jamais, il m'a remis une lettre et m'a donné l'ordre, s'il était tué, de la porter sur-le-champ à mademoiselle de Kersaint. « Fais attention, Yvonne, m'a-» t-il dit, qu'il s'agit du sort de mes » enfants, que leur avenir tout entier » peut-être se trouve dans ces papiers. » Ne manque à aucune de mes instruc-

» tions, ou je te rendrai responsable de » ce qui arrivera. » Mademoiselle de Kersaint doit avoir maintenant reçu la lettre, il lui faut le temps d'arriver, de me transmettre les volontés de mon maître, je les exécuterai. D'ici là les enfants ne sortiront pas d'ici.

— Vous allez voir qu'on croira nous faire beauconp d'honneur en nous permettant de les nourrir !

— Madame la baronne, les enfants de Kersaint ne manqueront de rien et n'auront besoin de personne tant qu'il restera un gars à Quimperlé ; vous ne savez donc pas ce que sont les Kersaint en Bretagne !

— Ne faisons pas tant de façons alors et rentrons chez nous, dit madame Mainbourg. Je suis horriblement fatiguée. On nous les enverra quand on le jugera convenable.

— Un instant, comtesse, un instant. J'ai déjà interrogé mademoiselle Sivetot sur les faits déplorables qui se sont passés depuis hier, mais plusieurs points me semblent obscurs et je désire les éclaircir, pendant ce temps mademoiselle de Kersaint arrivera peut-être.

— Cet homme a juré de me faire étouffer d'impatience, murmura madame Michaud.

— Vous dites donc, mademoiselle

Sivetot, que mon malheureux frère est rentré seul, qu'il a écrit, qu'il a envoyé chercher le colonel de Laisnes et qu'il a causé avec lui une partie de la nuit?

— Oui, monsieur.

— Ce matin il a déjeuné, toujours avec le colonel, ils ont fait venir un fiacre, ils ont emporté la boîte de pistolets, ils sont partis, et à onze heures on a rapporté le corps du pauvre Kersaint?

— Oui, monsieur.

— Le colonel l'accompagnait-il?

— Oui, monsieur, puis il est allé lui-

même porter la lettre à mademoiselle Jeanne et la prévenir doucement afin que le coup ne la tuât pas.

Le voix d'Yvonne était sans cesse entrecoupée de sanglots.

— Et monsieur de Kersaint vous avait confié son duel ?

— Oui, monsieur, ce matin seulement.

— Il ne vous a point nommé son adversaire ?

— Non, monsieur, hélas !

— Il ne vous a pas dit le motif de la querelle ?

— Non, monsieur.

— Vous ne lui connaissiez pas d'ennemis, pas d'amourettes, pas de rivaux ?

— Des ennemis ! il était trop bon pour en avoir. Des amourettes ! depuis la perte de madame la marquise il n'a pas regardé une femme. Des rivaux ! il n'en pouvait avoir, puisqu'il ne demandait rien à personne.

— Ce sera quelque querelle politique ! Si l'empereur apprend cela, il s'en prendra à nous peut-être.

— Ce ne peut être une querelle politique, monsieur, soyez tranquille.

Monsieur s'était imposé la loi de n'en jamais parler à qui que ce fût qu'à ses amis intimes, et je suis sûr qu'il n'y a pas manqué, il l'avait juré sur la mémoire de son père.

— Le colonel de Laisnes ne doit rien ignorer sans doute ?

— C'est probable, monsieur, pourtant je ne puis l'assurer.

— Le colonel est aussi un chouan, n'est-ce pas ?

— Le colonel est un fidèle serviteur de Dieu et du roi, monsieur, comme feu mon maître, comme tous les vrais Bretons.

— Mon frère avait-il d'autres amis intimes?

— Monsieur le major Bresselle, je crois bien qu'il a assisté aussi au combat.

— C'est cela ! tout un conciliabule de royalistes.

— Je vous demande pardon, monsieur, le major est républicain.

— Encore pis ! s'écria le comte. Un républicain ! l'empereur les hait plus que tous les royalistes ensemble. Mon frère avait là de tristes connaissances !

— De bons amis, monsieur, ils ont

consolé sa douleur et fait prendre courage à son pauvre cœur si brisé.

— Pauvre mademoiselle Sivetot ! reprit ironiquement la baronne, vous avez dû couler des jours très-sombres dans cette maison !

— J'ai pleuré sur les chagrins de mon maître, madame, ainsi que c'était mon devoir, mais je ne croyais pas, après avoir enseveli ma maîtresse, avoir encore la douleur d'ensevelir monsieur le marquis, que j'ai vu naître ! Dieu m'éprouve ! Enfin, il y a maintenant monsieur le marquis Reynald !

— Qu'avais-je dit ? reprit la com-

tesse, fidélité de caniche héréditaire !

— Mademoiselle de Kersaint est à Passy, je crois ?

— Oui, monsieur, dans la maison de son frère ; ils n'ont plus de château !

— Il est singulier alors qu'elle ne soit point encore arrivée.

— Oh ! elle viendra, monsieur, elle viendra passer cette dernière nuit avec moi, près de celui qui est là, près de notre seigneur à elle et à moi. Elle n'y manquera pas, fût-elle mourante elle-même. Et tenez ! une voiture s'arrête devant la porte, je parierais que c'est

elle. Permettez-moi d'aller à sa rencontre.

Yvonne salua et sortit. Les parents se regardèrent.

— L'attendrons-nous? demanda la comtesse.

— Nous ne pouvons pas faire autrement, dit son mari.

— Je hais cette virago, ajouta la baronne. Elle prend des airs de capitan matamore, fort ridicules et fort pitoyables.

— Elle a souvent manié le fusil dans les guerres de la Vendée, à ce qu'on

assure; elle avait le commandement d'une paroisse.

— Mon Dieu! elle ne nous avalera pas, dit le baron Michaud, riant tout seul de sa plaisanterie.

— Vous êtes trop lourd pour cela, soyez tranquille! riposta M. Mainbourg.

La baronne allait répondre, lorsque la porte s'ouvrit brusquement; trois personnes entrèrent, suivies de très-près par Yvonne.

L'ANGE GARDIEN.

II.

La première personne qui entra était une femme d'une trentaine d'an-

nées, grande, belle, d'une remarquable distinction et d'une physionomie parfaitement intelligente. Ses traits pâlis, ses yeux rougis de larmes, le désordre de sa toilette et la précipitation de sa marche, annonçaient une immense douleur arrivée sans être attendue, et ne se contenant ni par le raisonnement, ni par le respect humain.

Derrière elle, marchaient deux hommes d'une tournure militaire, l'un plus âgé que l'autre. Le plus jeune, beau comme Antinoüs, le plus âgé, véritable type de notre ancienne armée; tous les deux évidemment braves, loyaux et bons. Ils suivaient pas à pas la jeune

femme, aussi émus qu'elle, aussi affligés, aussi peu soucieux des obstacles et des convenances.

Mademoiselle de Kersaint, c'était elle, passa comme une flèche dans le salon, sans saluer, sans voir peut-être. Elle entra dans la chambre où ses neveux pleuraient, assis tous les trois sur un même siége, se pressant l'un contre l'autre, effrayés, étonnés de ce qui se passait d'inexplicable pour leur jeune intelligence. Le corps de leur père, sanglant, sur le lit, leur faisait pousser des cris lamentables chaque fois que leurs yeux se portaient de ce côté. A l'aspect de leur tante, ils se

précipitèrent vers elle, en tendant leurs petits bras; ils sentaient instinctivement une protectrice.

Elle les repoussa; car ce n'était point à eux qu'elle pensait. Son frère! elle ne voyait que lui; elle s'approcha de ce cadavre, inanimé désormais, mit la main sur ce cœur qui ne battait plus, sur ce cœur naguère si plein de générosité, de dévouement, de tendresse. Elle le regarda d'un œil sec, puis elle prononça son nom d'une voix ferme, comme s'il devait se réveiller.

— Raimbaud! dit-elle.

Le silence régnait toujours. Seule-

ment les orphelins, groupés autour d'elle, faisaient entendre des paroles suppliantes. Elle se retourna de leur côté :

— Appelez-le donc aussi, mes enfants ; peut-être vous entendra-t-il mieux que moi. Il n'est pas possible qu'il soit mort, mon frère que j'ai vu hier si fort, si plein de vigueur et d'espérance, non, ce n'est pas possible ; dites, dites : mon père !

Les petites filles répétèrent après elle : mon père ! le garçon resta muet et secoua la tête :

— Nous l'avons déjà appelé bien des

fois depuis ce matin, nous l'avons embrassé, nous avons pris ses mains; il ne nous a pas répondu et son sang coule toujours. Est-ce que vous ne pouvez pas l'arrêter, ma tante? Peut-être alors, il nous écoutera.

Jeanne, revenue à plus de raison, s'agenouilla tremblante au pied de cette couche funèbre, joignit les mains et pria. Elle attira près d'elle les petits malheureux et les serra sur sa poitrine.

— Je serai leur mère, leur père, Raimbaud, sois tranquille, je ferai pour eux tout ce que le peu dont je dispose me permettra de faire. Ils sont à moi

désormais. Du haut du ciel, toi et ta chère Marie, vous voyez mon cœur! Envoyez-moi les moyens de tenir ma promesse. Protégez-moi! protégez-moi!

Cette chambre présentait un tableau à tirer des larmes d'une pierre. Le père mort, étendu sur son lit; la sœur agenouillée, entourant de ses bras ses neveux éplorés; les amis quelques pas plus loin, dans l'attitude d'une douleur profonde; la servante fidèle, prosternée en arrière, ne dominant qu'avec peine ses sanglots déchirants; à la porte ouverte, les cinq discuteurs de tout-à-l'heure, étonnés de se sentir malgré

eux saisis d'une émotion aussi vive et aussi peu habituelle. Tous ces cœurs battaient alors à l'unisson, pour la première, pour la seule fois de leur vie.

Jeanne se releva avant les autres. Il y avait dans cette singulière fille une activité et une force bien rares. Elle se retourna vers le major Bresselles :

— Gaétan, dit-elle, donnez-moi la lettre, je la lirai à présent, je m'en sens capable.

— Ne vaudrait-il pas mieux attendre? Êtes-vous remise?

— Vous n'êtes pas Breton, major,

vous ignorez quel devoir j'ai à remplir maintenant, sans quoi vous ne douteriez pas de mon courage. Donnez !

— Nous allons savoir à quoi nous en tenir, dit tout bas le comte à sa famille, restons.

Mademoiselle de Kersaint brisa le cachet, deux lettres se trouvaient sous la même enveloppe, une portant son nom, l'autre adressée à Reynald, mais pour rester cachetée entre les mains de sa tante, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de vingt-un ans. Elle lut tout bas ces lignes, sans faire aucune observation. A mesure qu'elle lisait, ses traits s'altéraient davantage, une larme

descendait lentement sur sa joue après avoir tremblé à sa longue paupière. Quand elle eut fini, elle joignit de nouveau ses mains et resta receuillie ainsi quelques minutes. Puis elle attira vers elle Reynald, âgé de huit ans, annonçant par sa physionomie une intelligence au-dessus de son âge, et lui montra le cadavre de son père.

— Reynald, lui dit-elle, comprends-tu ce que tu vois ?

— Oui, ma tante.

— Comprends-tu que tu es orphelin, que tu as perdu ton père, que jamais ses yeux ne se rouvriront pour

t'encourager, que jamais ses lèvres ne se rouvriront pour te sourire?

— Oui, oui, ma tante.

— Comprends-tu aussi qu'hier ton père était plein d'existence, qu'il devait rester encore longtemps sur la terre, veiller sur toi, sur tes sœurs, car il était jeune et fort? Comprends-tu qu'il a été tué, assassiné peut-être? Comprends-tu que ce sang qui coule demande vengeance? Le comprends-tu, Reynald, toi, le dernier des Kersaint?

L'enfant releva la tête et dit fermement :

— Oui, ma tante.

— Et tu ne l'oublieras jamais?

— Jamais.

— Et tu vas jurer ici, sur ce corps, sur le corps de ton père, devant moi, devant tes sœurs, devant nos amis, tu vas jurer que, quand tu seras un homme, tu poursuivras celui qui a tué ton père, lui, sa famille, ses amis, ses partisans, tu vas jurer d'exterminer les auteurs de ce meurtre, directs et indirects, sans en épargner un, par quelque considération que ce soit. Ce cadavre qui repose là est celui de ton seigneur et père, de l'héritier de deux

grandes races, du descendant des rois de notre ancienne nation celtique, il n'aura point de repos dans sa tombe, son sang ne cessera pas de couler avant que son assassin et tout ce qui le touche, avant que tous ceux qui ont contribué, même involontairement, à cet horrible meurtre ne soient aussi descendus dans la tombe. Prononce donc après moi les paroles que je vais te dicter, sous peine de la malédiction de toute la Bretagne.

— Mon Dieu ! murmure la comtesse, c'est effrayant : cette fille est folle ; elle va faire de Reynald un fou comme elle et comme son père, mon frère, vous devriez intervenir.

— Je m'en garderai bien, elle serait capable de me faire assommer par ces deux coupe-jarrets. Laissez-la faire, tout ceci est une comédie de province, à laquelle Reynald ne croira plus lorsqu'il aura reçu l'éducation qui l'attend.

Pendant ce temps, le jeune garçon étendait ses petites mains sur le corps de son père et répétait d'un accent ferme et pénétré les paroles redoutables. Il semblait parfaitement apprécier la portée de son action, et ses sœurs, plus jeunes que lui, arrêtaient leurs larmes pour contempler ce spectacle, inintelligible pour elles.

— Tu te souviendras de ce qui vient de se passer, mon fils? Les mots que tu as prononcés sont gravés dans ta mémoire et dans ton cœur, n'est-ce pas?

— Oui, ma tante.

— C'est bien : maintenant écoute, écoutez, mes amis, les dernières lignes tracées par cette main qui ne se déshonora jamais par un mensonge, qui ne se souilla jamais par une trahison, écoutez et rappelez-vous.

Mademoiselle de Kersaint ne semblait pas même s'apercevoir qu'elle eût d'autres auditeurs que ceux auxquels

elle s'adressait. Si quelquefois ses regards se tournaient vers la porte, une expression de suprême hauteur, allant même jusqu'au dédain, s'y peignait alors, ce fut la seule marque d'attention qu'elle leur donna.

— « Ma sœur, lut-elle, je me bats
» demain en duel. La cause de ma que-
» relle est connue du colonel de Lais-
» nes, de lui seul, sous le sceau du se-
» cret et de l'honneur, il ne doit la ré-
» véler qu'à mon fils, lorsqu'il sera en
» âge de l'entendre, et seulement si les
» circonstances le rendent nécessaire,
» ou qu'il soit au lit de la mort. J'aurais
» voulu t'embrasser encore, Jeanne, te

» confier moi-même mes chers enfants,
» tout ce qui reste de ma bien aimée
» Marie, mais je n'ai pas le temps d'al-
» ler jusqu'à Passy. Les voilà comme
» nous étions, seuls sur la terre; l'é-
» chafaud nous a rendus orphelins, je
» vais mourir victime d'un devoir d'au-
» tant plus pénible que je soutiens une
» mauvaise cause, j'en suis persuadé,
» du moins pour le commencement de
» la discussion. Je ne puis m'expliquer
» davantage. Il y a toujours eu du sang
» dans notre maison, chaque génération
» fut marquée par un malheur, depuis
» le temps de nos premiers ancêtres où le
» chef de notre race fut assassiné, tu te
» souviens de la ballade :

» Tant que Kersaint durera,
» Son sang coulera. »

» Prends donc garde à mon fils, à » mes filles même. Notre sang qui coule » toujours est si ardent, si agité ! Ces » chers petits restent sans fortune, mais » j'ai quelque espérance dans la famille » de leur mère. S'ils n'ont point de » cœur, ils ont un orgueil immense et » il leur semblera digne d'eux de *faire* » *la charité* aux enfants du marquis de » Kersaint. Ma fierté se révolte à cette » pensée, pourtant il me faut l'accepter » en toute humilité ; sans ces Hervey » mes pauvres petits n'ont d'autre res- » source que l'hôpital. Tu n'as rien, » toi, nous avons sacrifié notre fortune

» à notre cause et Dieu seul nous en
» tiendra compte là-haut. La bicoque
» que tu habites vaut mille écus peut-
» être : ce que je gagnais avec ma plu-
» me, mes dessins, et toi avec ton ai-
» guille nous faisait vivre tous, bien
» modestement, mais enfin nous vi-
» vions ! A présent que deviendras-tu ?
» Pourquoi ne pas te marier ? tu trou-
» verais le bonheur et l'aisance et au-
» jourd'hui tes raisons passées n'exis-
» tent plus. Quant à mes enfants, ma
» pauvre sœur, il faut nous soumettre,
» si les sœurs et le frère de leur mère
» les réclament, remets-les entre leurs
» mains, mais avant dis leur bien que,
» comme ils agiront envers les orphe-

» lins, Dieu agira avec eux ; que les larmes de mes enfants viendront jusqu'à moi, jusqu'à Marie dans notre tombe et que, s'ils leur en font répandre, nos ombres vengeresses se lèveront pour les maudire, pour jeter sur eux tous les maux. Dis leur bien cela, ma sœur, et ensuite veille toi-même, que le colonel veille aussi. Il sait des choses que tu ignores, et sa protection serait peut-être plus efficace que la tienne.

» Je désire et je demande comme une grâce qu'on te remette tout ce que renferme mon appartement. Tu le transporteras à Passy. Nos reliques

» seront en sûreté entre tes mains jus-
» qu'au moment où Reynald pourra les
» recevoir de toi. La tenture de la
» chambre de notre mère, assez gran-
» de pour tapisser toute notre maison
» ne doit plus voir le jour, garde-la
» pour celle de mes filles qui te paraî-
» tra la plus digne de la posséder. Je te
» recommande Yvonne, elle voudra
» rester près de toi sans doute, vous
» travaillerez ensemble, vous parlerez
» de moi, vous veillerez sur mes orphe-
» lins. Je ne suis pas trop fâché de
» mourir, je m'ennuyais loin de Marie.
» Tu sais que nous devons être réunis
» et que ta place est faite aussi dans
» cette maison de la mort.

» Adieu, Jeanne, adieu, ma meilleu-
» re, ma première amie, sois heureuse,
» si tu peux. Je voudrais t'ordonner
» d'épouser celui qui t'aime, mais je
» n'en ai pas le courage. Je te connais,
» tu m'obéirais certainement et peut-
» être en souffrirais-tu après. Il est bon,
» il est digne de toi, mais ce qu'il y a
» entre vous est terrible, je le sais !
» adieu, encore, ma sœur. Une prière
» et un regret chaque jour à ton
» frère. »

Après cette lecture, le plus grand silence régna quelques instants dans la chambre. Tout était réglé, les difficultés paraissaient levées et le sort des en-

fants ne devait plus être mis en question. Pourtant la baronne attira sa sœur et son frère au bout du salon.

— Vous voyez cette insolente fille, leur dit-elle, vous avez entendu comment cet homme nous traite. Je suis d'avis de décliner la surveillance imposée et de leur laisser leurs marmots, s'il faut accepter en même temps le contrôle de leur orgueilleuse tante.

— Et moi aussi, dit la comtesse.

— Et moi aussi, dit le baron.

— Laissez-moi faire alors, je vais arranger les choses en conséquence et

tourner la question de manière à nous faire refuser. Nous aurons alors le beau côté de la médaille, les bénéfices d'une bonne action sans la peine de l'accomplir.

Madame Michaud passa la première, repoussa son mari et Mainbourg qui causaient à l'entrée et se présenta devant mademoiselle de Kersaint, absorbée dans son affliction, à la tête d'un véritable corps d'armée.

— Mademoiselle, lui dit-elle, avec cette douceur qui repoussait instinctivement les âmes honnêtes, mademoiselle, nous sera-t-il permis de vous adresser un compliment bien triste et bien sin-

cère, en cette circonstance, si douloureuse pour nous tous ?

Jeanne se leva et salua d'abord en silence, puis elle reprit :

— Que me voulez-vous, madame ?

— Notre pauvre frère nous devinait tout en méconnaissant les motifs de notre désir, mademoiselle. Il est tout simple que les enfants de notre sœur trouvent chez nous un asile, chacun de nous en prendra un, et ils recevront tous les soins dus à notre affection pour eux, avec l'éducation convenable à leur naissance.

— Ils s'en montreront reconnais-

sants, je l'espère, madame, on va vous les remettre!

— Vous fixez votre séjour à Passy probablement, mademoiselle? Nous ne voulons pas vous priver de la consolation, du bonheur de les voir, ils seront conduits de temps en temps, chez vous; vous pourrez juger par vous-même de leur santé, de leurs progrès.

— Ne me sera-t-il pas permis de les embrasser chaque jour? de m'informer de leurs petits désirs, de les couvrir enfin de mon affection maternelle?

— Vous comprenez, mademoiselle,

tout ce qu'une pareille inquisition aurait de blessant pour nous, et vous n'avez sans doute pas réfléchi avant de nous la proposer. Ces enfants sont nos neveux comme ils sont les vôtres, notre parenté est la même, nous avons les mêmes droits, et vraiment nous ne pouvons...

— Les mêmes droits que moi sur des enfants du nom de Kersaint, vous! répliqua l'amazone en faisant deux pas en avant.

— La susceptibilité de ma sœur ne doit pas vous étonner, mademoiselle, interrompit vivement M. Mainbourg, mettez-vous à sa place et vous l'éprou-

verez mieux encore. Sa tendresse bien connue pour ses neveux, s'offense d'une défiance, très-naturelle aussi de votre part; quant à ce qui me concerne, je ne partage point sa manière de voir, et je m'estimerai heureux chaque fois qu'il vous plaira d'honorer ma maison de votre présence. Valentine recevra vos conseils en même temps que les nôtres, ne somme-nous pas d'accord pour la rendre digne du nom qu'elle porte?

— Le renard et le tigre, pensa Jeanne, il y a bien quelque serpent caché sous tout cela.

— Allons! se dit la baronne, encore

battue ! ce diable d'homme aura donc toujours l'avantage.

— Mademoiselle, continua M. Hervey, de fort mauvaise grâce, quand il vous plaira de voir Reynald nous serons charmés de vous recevoir.

— Et M. *de* Michaud et moi nous partageons absolument les mêmes sentiments ; ce que j'ai dit tout-à-l'heure n'était dicté que par mon attachement bien véritable pour ces chers petits, j'étais blessée...

— Assez, madame, je veux vous croire, et si vous ajoutez tant de raisons cela me deviendra impossible. Yvonne,

emmenez ces enfants, preparez-les et qu'ils partent. Le pauvre a toutes les douleurs, colonel, nous voilà discutant des intérêts dans cette chambre devenue une tombe, et ces innocents malheureux sont réduits à rester depuis ce matin en face de leur père mort ; que voulez-vous ? on a trois pièces et une seule personne à son service, c'est encore plus que ceux qui n'en ont pas du tout.

Les enfants sortirent sans murmurer, les autres rentrèrent au salon, les deux amis et la sœur restèrent seuls près du marquis.

— Le fait est, dit la comtesse, qu'il

est fort peu agréable de se trouver ainsi tête-à-tête avec un cadavre. J'en ai les nerfs si ébranlés, que je ne dormirai pas de huit jours.

— Mettez-vous vos gens en deuil? demanda M. *de* Michaud à M. *d'*Hervey.

— Non certainement. C'est un petit deuil, un deuil de deux mois seulement, on ne porte pas la laine. Dernièrement la duchesse de Morville a été en deuil de son beau-frère, ne vous le rappelez-vous pas? Et aucun de ses gens n'a pris le noir.

— Nos pupilles en ont pour six mois, eux.

— C'est déjà trop. Je déteste le deuil, cela m'attriste, dans une réunion de jeunes filles, ces robes de laine noire sont du plus mauvais effet. Euphémie restera dans sa chambre jusqu'à l'époque du gris, je ne la montrerai pas.

— Et vous ferez bien !

Quelques minutes après, les orphelins revinrent tout prêts à partir.

— Voilà le moment, pensa la comtesse.

— Reynald, dit mademoiselle de Kersaint, avec une royale dignité, vous allez saluer pour la dernière fois la dé-

pouille mortelle de votre père, vous ne reverrez plus ses traits si chers et si bons ; gravez-les dans votre mémoire et ne les oubliez pas plus que vous ne n'oublierez le serment que vous avez prononcé tout-à-l'heure. Maintenant vous demeurerez avec votre oncle, M. Hervey, vous serez élevé près de lui, tâchez de mériter ses bontés, souvenez-vous que vous êtes le dernier des Kersaint, et conservez sans tache ce nom, que vos ancêtres vous ont transmis sans tache. Embrassez vos sœurs et partez !

Les trois enfants debout auprès l'un de l'autre ne remuèrent pas.

— N'entendez-vous donc point ? continua Jeanne.

—Mais je ne quitterai pas mes sœurs, ma tante, je ne le peux pas, je ne le veux pas.

— Il le faut pourtant.

En entendant enfin qu'on allait les séparer, les enfants se mirent à pousser tous à la fois des cris aigus, ils serrèrent leurs petites mains comme une chaîne, en répétant :

— Non, non, non !

— La jolie musique, dit M. *de* Michaud, ma foi je me sauve ! La baronne s'en tirera comme elle pourra.

— Taisez-vous ! s'écria Jeanne, de sa voix impérative, taisez-vous et obéissez. Vous vous verrez bientôt, tous les jours, j'irai vous voir aussi, mais, par Dieu ! allez-vous-en, je succombe.

— Et mon père ? demanda Valentine, s'il se réveille pendant notre absence, il nous grondera.

— Voilà l'enfance, reprit Gaétan, pour elle la mort c'est le sommeil.

— Baisez-lui la main, chères enfants, et suivez vos tantes, soyez bonnes, soyez sages, et Dieu vous bénira, adieu!

Enfin après quelques difficultés, levées par des caresses, les orphelins par-

tirent avec leurs protecteurs. Mademoiselle de Kersaint les accompagna jusqu'à la porte ; quand elle rentra elle trouva Yvonne Sivetot, pleurant agenouillée près du lit de son maître.

— Relève-toi, Yvonne, il n'est plus temps de pleurer maintenant. Nous avons un grand devoir à remplir, il nous faut rendre à Raimbaud de Kersaint les mêmes honneurs que nous avons rendus ensembles à son père et à sa mère.

— Quoi ! Jeanne, interrompit monsieur Bresselle, quoi, vous voulez vous-même...

— Ensevelir mon frère et le garder,

oui, mon ami, m'en croyez-vous donc incapable? Ce n'est pas mon apprentissage. Au temps funeste de la Terreur, j'avais seize ans à peine, lorsque votre parti triomphait dans nos villes de Bretagne, pendant que nous le battions dans les campagnes. Mon père et ma mère furent pris, conduits à Nantes, condamnés et exécutés. Nous les suivîmes à pied, Yvonne et moi, mon frère combattait près de Lescure et de Larochejaquelein; nous assistâmes au jugement, à l'exécution, j'ai vu mon père et ma mère mourir sur l'échafaud, Gaétan, et je ne suis pas morte moi-même. Étonnez-vous donc que je sois si forte! Cette brave Yvonne avait eu plus

de courage que moi encore, elle parla au bourreau et obtint, moyennant l'argent qui nous restait, la permission de revenir le soir, retirer les corps de la fatale charrette. Elle voulait que l'usage de notre maison ne fût pas violé et que la main d'une fille remplît ce pieux et terrible office. Nous allâmes ensemble chez le boureau, ensemble nous lavâmes ces têtes séparées de leurs troncs, et nous les plaçames à côté l'un de l'autre, ces deux nobles vieillards, deux martyrs. Vous voyez bien, Gaétan, que je puis supporter la mort de mon frère !

— Oh ! mon Dieu ! dit le jeune

homme, tant de souffrances! tant de sang pour décrier la plus belle des causes!

— Vous pouvez avoir raison, mon ami, vous le croyez du moins, mais ce n'est pas ici que nous suivrons ce discours. Laissez-moi tous les deux, et revenez demain, vous trouverez tout disposé. Chargez-vous des détails extérieurs, mais faites, je vous en conjure, que personne n'entre ici avant le moment nécessaire. Colonel, mon frère vous a trouvé digne de plus de confiance que moi, il vous a révélé des choses qui me restent cachées. Je ne vous demande pas son secret, mais je

vous demande seulement de veiller avec moi sur les pauvres orphelins qu'il confie à notre garde. Je ne sais si vous connaissez les Hervey...

— Je les connais mieux que vous, mademoiselle, bien que je les aie vus aujourd'hui pour la première fois. Je n'ai aucune confiance en eux. Cependant madame Hervey est une excellente et digne femme, et Reynald sera chez elle aussi bien que chez sa mère. Valentine et Euphémie sont moins bien partagées, Euphémie surtout. Cependant notre pauvre Raimbaud a bien jugé ces gens-là, leur amour-propre sauvera peut-être nos protégés. Ils ont

abandonné indignement leurs parents, que personne ne connaissait, ils couvriront de bienfaits leurs neveux, enfants d'une noble race, dont l'alliance peut servir leurs prétentions aristocratiques. Le baron *d'*Hervey, la comtesse *de* Mainbourg, la baronne *de* Michaud, ne traiteront point mal monsieur et mesdemoiselles de Kersaint, *leurs neveux.* Ou si leur mauvais cœur est plus fort que leur vanité, qu'ils prennent garde alors ! Je suis là !

LE PASSÉ.

III.

Avant d'aller plus loin dans ce récit, il est bon de faire connaître les événe-

ments arrivés jusqu'au jour où nous sommes parvenus, et les motifs qui rapprochaient des familles et des personnes si peu faites en apparence pour se réunir. Il nous faut remonter à plusieurs années en arrière, expliquer ce qui n'est qu'indiqué à peine dans les précédents chapitres, et rendre claires, enfin, les obscurités du commencement de cette histoire.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, Hervey et ses trois sœurs appartenaient à un bon paysan de Normandie. Le garçon, bien plus âgé que les filles, les fit élever selon sa nouvelle fortune, et maria ses deux aînées à deux de ses

amis, qui l'aidèrent dans ses opérations, qui en partagèrent les bénéfices et en qui il reconnut des qualités propres à le servir encore. Ainsi que beaucoup de gens sans esprit, Hervey était prodigieusement fin et d'une adresse miraculeuse à l'endroit de ses intérêts. Il recommanda ses beaux-frères aux puissances du jour, il trouva moyen de les immiscer dans des affaires délicates, où ils montrèrent un savoir-faire véritable, et de cette manière il leur ouvrit la carrière des honneurs, des richesses, dans laquelle ils marchèrent tout seuls, dès qu'il les y eut introduits.

Sa dernière sœur, Marie, adorait ses parents. En quittant la pension, elle

refusa de suivre ses aînées et demanda avec instance de retourner au village. Hervey s'y opposa de tout son pouvoir. Marie, plus jolie que ses sœurs, lui offrait une chance d'alliance plus brillante encore, mais elle déjoua tous ses projets, et parvint à rentrer sous la domination paternelle, d'où il n'était plus possible de l'arracher. Ses parents la virent arriver avec un immense bonheur. L'ingratitude de leurs autres enfants leur rendait plus précieuse l'affection de celle-là. Ils souffraient pourtant des privations que leur misère imposait à la jeune fille, et n'en admiraient que davantage son généreux dévouement.

Ils habitaient la partie de la Normandie qui touche à la Bretagne, où se dénoua le grand drame de la chouannerie. Retirés dans leur chaumière et ne craignant ni les partis, ni leurs excès, priant Dieu seulement, et attendant le retour de la tranquillité au sein de leur patrie.

Un soir les deux vieillards dormaient au coin du feu, et Marie filait sa quenouille, à la lueur d'une lampe enfumée. Il faisait très-froid, la neige battait le petit volet de l'unique fenêtre, et le vent agitait les gonds de la porte mal jointe. La jeune fille pensait à Paris, à son pensionnat, à ses compa-

gnes, à ses sœurs, toutes richement mariées, elle pensait à ce qu'elle eût pu être elle-même, et un soupir lui échappa à cette comparaison, mais un regard jeté sur son père et sa mère, si heureux de sa présence et de sa tendresse, mais la satisfaction intime d'avoir accompli le plus saint des devoirs, chassèrent bien vite le nuage et elle se remit à filer.

Tout-à-coup il lui sembla entendre marcher autour de la maison, un vieux chien de berger, couché entre ses maîtres, dressa d'abord les oreilles, puis aboya en se jetant vers la porte. Marie n'était point peureuse, la pauvreté de

sa demeure la mettait à l'abri de la crainte, cependant les histoires de chauffeurs lui revinrent en mémoire, et elle ne put s'empêcher de trembler.

— Ils savent que mon frère est riche ! s'ils allaient croire qu'il nous envoie de l'argent ! Hélas ! comment supposer en effet un si mauvais cœur, à un fils, à un frère ?

Elle écouta encore, et dans l'intervalle d'un aboyement il lui sembla entendre parler bas à la porte, sur la route.

— Nous sommes perdus ! pensa-t-elle, comment faire, mon Dieu, ayez pitié de nous !

Un coup bien modeste, frappé contre la fenêtre la rassura un peu, les chauffeurs ne s'y prendraient point ainsi. Cependant elle ne voulut pas ouvrir , ce pouvait être une feinte. On recommença, les cris du chien éveillèrent la vieille femme.

— Qu'y a-t-il ? dit-elle.

— Ma mère, on frappe.

— Et qui frappe ?

— Je ne sais pas, mais j'ai peur.

— Appelle ton père.

Elle obéit. Dès que le paysan apprit ce qui se passait, il se leva et alla vers

l'*huis*, comme on dit en ces provinces, demanda qui frappait ainsi chez lui à pareille heure.

— Un voyageur égaré, répondit une voix très-douce.

— On n'ouvre pas la nuit, à un inconnu. Passez votre chemin.

— Hélas! mon brave homme, je ne puis aller plus loin, je suis blessé, et je mourrai à cette place si vous n'avez pas la charité de m'introduire.

Ici le danger devenait grave. C'était souvent une des ruses des voleurs que de chercher à apitoyer sur leur sort.

D'un autre côté, si cet homme disait vrai, ce pouvait être une victime échappée aux chouans, ils pouvaient le poursuivre, et alors ceux qui lui donneraient asile seraient traités en ennemis. Pourtant, si réellement ce voyageur souffrait; comment le laisser ainsi dehors, à la merci des éléments, des animaux féroces, des mauvaises rencontres. Les loups avaient hurlé la nuit précédente, des malfaiteurs pouvaient passer par là, que faire?

— Qu'en penses-tu ? demanda le vieillard à sa femme.

— Nous n'avons rien à prendre, Jacques, ouvre lui.

— Et Marie ?

— Eh ! bien, Marie restera près de nous, à la grâce de Dieu !

— Et toi, Marie, que dis-tu ?

— Je dis, mon père, que cet homme est peut-être évanoui de souffrances, qu'il a faim peut-être aussi, et que la Vierge nous punira d'avoir le cœur si dur, de penser à nous, au lieu de penser à ceux qui nous implorent.

— Écarte-toi, ma fille, tu dis la vérité.

Marie ne se trompait pas ; dès que la porte fut ouverte, on aperçut un

homme étendu, sans connaissance, sur le seuil, un gros chien de chasse lui léchait le visage, en poussant de petits cris plaintifs, comme pour appeler à son secours.

— Je vous l'avais bien dit, mon père, hâtons-nous de le transporter ici, mon Dieu ! le pauvre homme, il est mort, je crois, il ne respire plus.

— Non, non, mon enfant, il a seulement perdu connaissance. Aide-moi à le mettre sur notre lit, et toi, ma femme, regarde bien autour de la maison, s'il n'y a personne, hâte-toi de refermer, la lumière nous trahirait.

Tout fut exécuté comme l'ordonnait le brave homme, seulement on déposa l'inconnu sur le lit de Marie, dans la chambre de derrière, qu'habitait la jeune fille et qu'elle avait su rendre aussi propre, aussi élégante que possible.

— Il est plus convenable que je sois dérangée et non pas vous, mon père, je dormirai très-bien sur la paille, d'ailleurs si ce pauvre jeune homme est malade, il faudra le veiller.

Pendant ce temps, le père ouvrait les habits du voyageur, il poussa deux exclamations à la fois :

— Jésus ! Dieu ! du sang, une bles-

sure rouverte. Ah! miséricorde! un Vendéen!

— Parlez bas, mon père, que ma mère n'ait pas de soupçons, elle s'inquièterait trop. Donnez-moi ce cœur et cette croix, je les cacherai avec les nôtres dans la boîte de fer-blanc enterrée dans la cave. Vous seul et moi nous saurons ce secret.

— Tu as raison, Marie, toujours raison, et tu es une brave fille! Comment soigner cet homme à présent! Frotte-lui bien les tempes de vinaigre, fais-lui en respirer, c'est cela! Quand il reviendra à lui, il nous donnera sans doute quelques renseignements pour savoir ce

que nous devons faire. La plaie saigne beaucoup, il faut arrêter cela. Heureusement notre médecin est un honnête homme !

Les soins empressés et intelligents de Marie eurent bientôt rendu la connaissance à l'étranger; il ouvrit de grands yeux, essaya de se soulever et retomba, en disant :

— Ah ! merci, mes bons amis ! à boire, pour l'amour de Dieu !

— Je n'ose pas vous donner à boire sans savoir si cela convient, monsieur, répondit Marie. Auriez-vous la bonté de nous dire si votre blessure a déjà été

pansée, si elle est ancienne, si elle est dangereuse, car nous ne connaissons rien à cela et nous craindrions de mal faire, en attendant le docteur, que mon père va aller chercher.

La douceur de cette voix, les expressions choisies dont se servait la jeune fille, ses manières distinguées, inspirèrent au jeune homme un profond étonnement. Trompé par ses habits, il la prenait pour une paysanne ordinaire, il régnait un charme si plein de séduction dans Marie qu'il oublia d'abord les dangers qu'il courait, et ne s'occupa que d'elle, elle fut obligée de répéter sa question.

— Un médecin ! répondit-il. Oh ! non, point de médecin. Ma blessure est presque guérie, la fatigue et une marche forcée l'ont rouverte, mais ce ne sera rien, je vous assure.

— Vous avez la fièvre, monsieur, je m'y connais, reprit Hervey, il faut mettre ordre à cela, croyez-moi, soyez tranquille, vous êtes chez de braves gens, vous y êtes en sureté, à moins que les Chouans ne vous poursuivent. Les brigands sauraient vous dénicher même ici. Mais m'est avis que vous ne les craignez guère !

— Je ne les crains pas en effet, ce n'est pas d'eux que je me cache, c'est...

— Nous ne vous demandons pas votre secret nous le savons. Tenez ! et il lui montra le sacré-cœur en drap, marque distinctive de l'armée vendéenne, que Marie tenait encore à la main, tout-à-l'heure il va être en lieu de sûreté avec notre petit trésor Vous voyez que vous pouvez parler franchement, et que vous ne courez aucun danger ici.

— Oh ! merci, merci, dit l'inconnu, je me sens très-malade, je ne vous le cache pas, je souffre horriblement. Si vous croyez pouvoir risquer de faire venir votre docteur, si vous êtes sûrs de lui...

— Comme de nous-mêmes ! C'est l'amoureux de Marie. Il ne faut pas rougir pour cela, ma fille, tout le pays sait qu'il t'a demandée en mariage.

Sans s'en rendre compte, le jeune homme prit une prévention contre le médecin.

— Réflexions faites, je n'en veux pas, dit-il; vos soins me suffiront jusqu'à ce que je puisse me remettre en route.

— Oh ! soyez sans inquiétude, monsieur, répliqua vivement Marie, il n'apprendra que ce que vous voudrez. Si tout le pays sait qu'il m'a demandée en

mariage, tout le pays sait aussi que je l'ai refusé; nous ne sommes nullement tenus à lui faire des confidences. On lui parlera d'une attaque de Chouans, et il se taira, je vous en réponds, car s'il en était ainsi, il serait aussi exposé que vous et nous. Allez ! allez ! mon père ; ma mère et moi, nous tâcherons d'étancher le sang pendant votre absence.

Le vieillard prit son chapeau et sortit. Marie et sa mère employèrent toute leur science pour arrêter l'hémorrhagie, et ce ne fut pas une petite affaire. Le blessé resta silencieux, cherchant dans sa tête ce que pouvait être

cette jeune fille si belle, si délicate, si adorable, et ne doutant pas qu'il n'eût affaire à une princesse déguisée. Les femmes parlèrent entre elles, sans lui rien dire, et bientôt le père ramena le docteur. Celui-ci examina attentivement son malade ; la beauté de ses traits, la finesse de son linge, la blancheur de sa main lui firent froncer le sourcil : il flaira un rival et un rival redoutable; mais le bon docteur était incapable de se laisser influencer par aucunes raisons personnelles. Il n'en fit pas moins tout ce que la science lui prescrivait pour soulager l'inconnu, et pratiqua sur-le-champ une saignée; car la fièvre augmentait à chaque in-

stant. Quand il eut terminé son opération, indiqué ses tisanes et ses médicaments, avant de se retirer, il emmena le père dans le coin de la grande chambre.

— Père Hervey, lui dit-il, ce qui arrive est une chose fâcheuse. Faites bien attention qu'on ne découvre pas la présence de cet homme chez vous, c'est plus grave que vous ne le croyez. Pour justifier ma présence et les remèdes ordonnés, que votre femme se mette au lit en contrefaisant la malade. J'aurai soin de dire qu'il ne faut pas venir la voir, que la maladie peut être contagieuse ; on fuira votre mai-

son, tant mieux ! Vous, pendant ce temps, soignez cet étranger, il est fort souffrant, je n'en réponds pas encore. Ce doit être quelqu'un d'important, quelque ci-devant, quelque émigré peut-être. Ce sont des enjoleurs, prenez bien garde à Marie ! à demain matin, de bonne heure.

Malgré la recommandation du docteur, la jeune fille veilla seule auprès du malade. Elle exigea de ses parents qu'ils se couchassent, et confiants en elle comme dans un ange, ils y consentirent. Le danger n'était pas grand d'ailleurs ; le pauvre jeune homme avait à peine un souffle de vie. Il dor-

mit de ce sommeil fiévreux, si pénible pour celui qui l'éprouve et pour celui qui le regarde. Marie ne ferma pas les yeux un seul instant; elle épia la respiration, elle compta les pulsations du pouls; jamais garde, jamais sœur de charité ne se montra plus attentive.

Pendant près d'une semaine que dura le grand péril, le bon docteur n'abandonna la chaumière que pour ses visites indispensables et pour prendre quelques moments de repos. Le délire ne quittait point le blessé, la plaie s'envenimait, tout faisait craindre pour sa vie. Enfin, tant de soins,

tant de vœux obtinrent leur récompense. Au bout de huit jours, la fièvre baissa, la raison reparut, la blessure présenta un meilleur aspect, le médecin répondit presque de son malade. Marie adressa le soir un fervent remercîment à la Vierge.

Les semaines passèrent et la convalescence du jeune homme faisait des progrès très-insensibles. Sa faiblesse était extrême. Il ne pouvait encore se lever, et la misère de ses hôtes ne leur permettait pas de lui offrir les choses nécessaires à son rétablissement. Le bon docteur y pourvoyait de son mieux, mais lui aussi il était pauvre,

il avait d'autres charges, et le moment vint où l'argent manqua dans la charitable association.

— Hélas ! mon père, disait Marie, comment avoir du bouillon pour M. Raimbaud demain ! nous n'avons plus de crédit, le docteur n'a plus d'argent. Que devons-nous faire ?

— Je ne sais, ma chère amie, nous n'avons rien à vendre, hélas !

— Je vous demande pardon, mon père, interrompit Marie ; j'ai une croix d'or et des pendants d'oreilles que m'a donnés ma sœur en se mariant. Je vais vous les remettre, et vous les porterez

chez le bijoutier du bourg, il les prendra bien, allez !

— Ma pauvre enfant ! te priver de ta seule parure !

— Est-ce que j'ai besoin de me parer? Et puis, ne suis-je pas plus heureuse d'aider à la convalescence de ce bon jeune homme ! Seulement, ne le dites pas au docteur !

Et la croix, les pendants d'oreilles furent transformés en bouillon pour le bel étranger, sans regrets, je vous le jure, je dirai plus, avec bonheur. Il est facile de prévoir ce qui arriva ; deux êtres aussi bien faits l'un pour l'autre,

que Raimbaud et Marie ne pouvaient se rencontrer sans s'aimer, surtout au milieu des circonstances où ils se trouvaient. Raimbaud se confirmait de plus en plus dans la pensée qu'il avait eue d'abord. A mesure qu'il voyait Marie, il appréciait davantage la différence incommensurable qui existait entre elle et ses parents. Il ne pouvait imaginer qu'une pareille fille dût le jour à des paysans ignorants et grossiers, quoique pleins de cœur et de bons sentiments. Les jolis dessins qui tapissaient la chambre étaient de l'ouvrage de Marie, et il s'y connaissait, lui doué d'un talent du premier ordre. Il entendait parfois sa voix fredonnant quel-

que ariette pendant qu'elle faisait le ménage; cette voix était superbe et sa méthode excellente. Il surprenait chez elle ces mille riens, signes infaillibles d'une éducation distinguée, ces stigmates ineffaçables, sorte de franc-maçonnerie de la société. Il existe chez certaines natures une distinction naturelle que Marie possédait au suprême degré, Raimbaud la compara dans son esprit à toutes les grandes dames qu'il avait connues et la trouva bien supérieure. D'ailleurs, il l'aimait, il l'aimait passionnément, il l'aimait chaque jour davantage. Honnête homme avant tout, il ne lui vint pas un seul instant la pensée de la séduire. Il fut donc assez

maître de lui-même pour ne pas lui adresser un mot d'amour, jusqu'au moment où sa résolution fut arrêtée, d'en faire sa femme, quelle que fût sa naissance, pourvu qu'elle y consentît, ce dont il ne pouvait guère douter.

Un matin, elle travaillait à côté de lui, elle brodait, avec une merveilleuse adresse, un coussin au tambour. On vendait ses broderies à la ville, et elle augmentait ainsi le revenu du pauvre ménage. Il se décida à savoir à quoi s'en tenir; ils étaient seuls, jamais à cette heure on ne les interrompait. Il lui dit :

— Croyez-vous que je sois votre ami, mademoiselle Marie ?

— Je l'espère, monsieur Raimbaud.

— Vous ne me refuserez donc pas une preuve que vous me regardez comme tel ?

— Certainement non, s'il est en mon pouvoir de vous la donner.

— Voulez-vous répondre franchement à mes questions ?

— De tout mon cœur.

— Vous n'êtes pas la fille du père et de la mère Hervey, vous êtes quelque noble demoiselle, vous cachant dans cette chaumière pour éviter les persécutions ?

Marie sourit doucement.

— J'en suis fâchée pour vos châteaux en Espagne, monsieur Raimbaud, mais votre humble garde est très-certainement la fille du père et de la mère Hervey, simple paysanne, sans aïeux et sans naissance, ne craignant les persécutions de personne ; car elle n'a rien à perdre. C'est moins romanesque, j'en conviens; une belle comtesse ou une belle marquise à votre chevet vous eussent inspiré plus de reconnaissance peut-être; le destin en a décidé autrement, et il n'y a point ici d'enchanteur capable de rendre à Dulcinée sa première forme.

— Mais alors, comment êtes-vous ce que vous êtes? Vous avez donc eu pour marraine une fée? Elle a semé sur vous toutes les perles de son écrin, tous les diamants de sa corbeille.

— J'ai eu pour frère un munitionnaire-général, lequel eut pour parrain, non pas une fée mais un procureur, ce qui ne se ressemble pas, et ce qui produit quelquefois les mêmes effets.

Et elle lui raconta modestement l'histoire de sa vie, sans chercher à se faire valoir; elle dévoila devant lui son âme si belle et si pure, son cœur si tendre et si dévoué, son esprit si véritablement éclairé, et pourtant si

naïf encore. Il l'écouta en silence et resta longtemps à réfléchir après : elle travaillait toujours. Enfin il parla, d'un accent ému, attendri, presque inintelligible.

— Marie, dit-il, je me nomme le marquis de Kersaint; je suis proscrit, ruiné par la guerre de la Vendée, obligé de fuir mon pays, mais je vous aime. Voulez-vous être ma femme ?

— Moi ! s'écria-t-elle en se levant, dans un élan de joie et de surprise, moi !

— Vous, Marie !

— Y pensez-vous, monsieur? une

paysanne, une pauvre fille sans fortune!

— Une femme digne d'un trône; je voudrais vous l'offrir, Marie, ce serait vous qui l'honoreriez en vous y asseyant.

— Oh! mon Dieu! est-ce que je rêve! cela se peut-il? Raimbaud... monsieur... je vous demande pardon, mais je crois que je vais mourir.

Elle retomba sur sa chaise, pâle et tremblante, au moment de perdre connaissance. Raimbaud s'élança vers elle et il prit sa main dans les siennes.

— Voulez-vous, Marie, voulez-vous?

— Oh ! j'étouffe ! j'étouffe ! répétait la pauvre enfant, que les battements de son cœur étouffaient en effet.

— Vous m'aimez donc, Marie ?

— Si je vous aime, Raimbaud ! Ah ! je n'aurais jamais osé le penser, et voilà que vous me le faites dire.

— Chère, chère Marie ! vous consentez !

— Monsieur le marquis, je ne suis pas faite pour vous !

— Marie, vous me désespérez, et je croirai que vous ne m'aimez pas.

— Oh ! taisez-vous, monsieur, et ne parlez point de mon amour, est-ce que vous le connaissez ?

—Il faut qu'il soit grand cet amour, Marie, il faut qu'il vous inspire une confiance sans bornes ; il faut que vous comptiez assez sur mon honneur pour me suivre à l'étranger, sans avoir reçu ma foi devant les hommes ; car nous marier en France, c'est me conduire à la mort.

— Ah ! s'écria la jeune fille, il est donc un sacrifice que je puis vous faire ! Raimbaud ! je suis prête à vous accompagner partout où il vous plaira de me

conduire, sans autre garantie que votre parole.

— Merci ! merci ! mon ange adorée, et recevez ici, devant Dieu, ma foi de gentilhomme que vous ne vous en repentirez pas, que vous me serez sacrée jusqu'au moment où vous deviendrez ma femme.

Marie baissa les yeux et rougit. Sa candide innocence n'avait pas même regardé si loin !

— Et vos parents, Marie, que diront-ils ?

— Mes parents, veulent mon bonheur avant tout.

— Auront-ils la même confiance que vous?

— Ils n'ont jamais manqué à leurs promesses; ils croiront à celles des autres.

Un chaste baiser fut le gage de ces fiançailles. Le soir, le père et la mère Hervey pleuraient tout bas dans leur lit nuptial. Ils ne voulaient pas refuser le bonheur de leur fille, mais ils allaient la perdre, vivre seuls, et leur chère Marie leur rendait la vie si douce.

— Pourvu qu'il ne la trompe pas, disait la mère en sanglotant.

— Il ne la trompera pas, répondait

le père, mais s'il la trompait, nos bras et notre maison lui seraient toujours ouverts, n'est-ce pas, femme?

Il ne la trompa pas; il tint scrupuleusement son serment, et trois semaines après le départ de Marie, le bon vieux couple apprit, qu'après avoir échappé à tous les dangers, les jeunes gens étaient à Londres, où un prêtre catholique avait béni leur union, selon toutes les formalités voulues. Ils chantèrent alors le *Nunc dimittis*; ils pouvaient mourir, leur enfant était heureuse!

Le jeune ménage vécut à Londres des produits de ses talents divers. Ils

s'y créèrent une existence fort supportable; pourtant le désir de revoir la patrie, la famille, les attirait vers la France. Le marquis obtint sa radiation de la liste des émigrés, et revint à Paris, où il retrouva sa sœur, où il fit venir aussi son beau-père et sa belle-mère. Il rencontra des amis, des protecteurs; il obtint des commandes, il put travailler dans un journal littéraire, écrire quelques brochures, son mérite perça. Remarqué déjà par sa valeur brillante, il se fit un nom dans les arts. L'empereur se connaissait en hommes, il fit offrir du service à Raimbaud, qui refusa. Quitter Marie et manquer au serment fait à son roi lui semblait im-

possible. Ils vécurent donc uniquement l'un pour l'autre, entourés de rares commensaux, voyant fort peu la famille Hervey, que cette alliance flattait néanmoins.

Quant à Jeanne, elle adorait sa belle-sœur. Après avoir sauvé la vie de son frère, ne l'embellissait-elle pas de tous les charmes de sa tendresse ?

Hélas ! ici bas, rien d'éternel. Ce bonheur faisait envie aux anges apparemment. Marie, mère de Reynald et d'Euphémie, mourut en donnant le jour à Valentine, à l'âge de vingt-huit ans. Ce fut pour le marquis une de ces douleurs dont on ne guérit pas, une de

ces plaies que rien ne ferme et dont la cicatrice saigne éternellement. Il supporta néanmoins l'existence pour ses enfants; mais depuis lors, on ne le vit plus sourire qu'en regardant le ciel.

PLUSIEURS ANNÉES A VOL D'OISEAU.

VI.

Lors de la mort de monsieur de Kersaint, Reynald avait huit ans, Euphé-

mie en avait six et Valentine cinq. Ils étaient bien jeunes encore pour qu'on songeât sérieusement à leur éducation, et leur âge réclamait plus de hochets que de livres. Les premiers jours de leur séparation furent pénibles; ils appelèrent souvent leur père, leur tante, Yvonne, mais à cette époque de la vie les souvenirs n'ont pas de racines, le moindre vent les emporte. Les souvenirs de l'enfance sont une fleur coupée la veille, effeuillée le lendemain.

Reynald, surtout, trouva dans madame Hervey une grande consolation et un dédommagement bien réel. C'était une de ces natures aussi distinguées par

le cœur que par les inclinations. Fille d'un homme de la Terreur, mademoiselle Deberne avait épousé le baron par obéissance et par crainte. Belle, mais d'une beauté plutôt imposante que gracieuse, les malheurs de son ménage imprimaient à sa physionomie un caractère de tristesse devenue une habitude. Elle avait tremblé sous son père, elle céda sous son mari. Essentiellement bonne, sa destinée la condamna à vivre avec des gens antipathiques à ses idées ; elle se soumit à la volonté du ciel, par piété d'abord, par faiblesse ensuite. Ses forces n'avaient pu se développer sous la compression où elle avait vécu, son dévouement se refoula

pour ainsi dire en elle, et elle le répandit chaque-fois que cela lui fut possible, sur ceux qui souffraient aussi. Elle adopta dans son cœur le petit orphelin, dès le jour de son arrivée elle le plaça près de son fils, et depuis lors ne fit aucune différence entre l'un et l'autre.

Émile possédait tous les défauts des enfants gâtés, dont les parents n'ont pas reçu une éducation supérieure. Il prit de bonne heure une grande opinion de lui-même, de dissimulé il devint hypocrite, de fin il devint vaniteux, de bavard il devint menteur; mais à cela près, c'était une créature charmante.

Son égoïsme insatiable se traduisit en conscience de sa valeur, ses manières polies, obséquieuses même, lui gagnèrent tous les suffrages, et la plus belle taille, le visage le plus agréable le firent proclamer un des hommes accomplis de l'époque. Il ne savait rien, et il savait tout, car personne ne mit plus d'art dans son ignorance. Il effleurait ce que les autres approfondissent, et, par une citation faite au moment opportun, il éblouit même souvent les gens spéciaux. Antiquaire, polyglotte, dessinateur, musicien, homme du monde surtout, politique, économiste, agriculteur, mathématicien, il acquit une immense réputation dans les cercles à la

mode ; on le cita partout comme un modèle à suivre, et certes jamais poupée plus élégante, plus accomplie en apparence, n'orna les gravures d'un journal hebdomadaire. Il jouait à s'y méprendre les hautes qualités et les grands talents, mais il ne fallait ni vivre avec lui, ni chercher bien avant dans son instruction. Semblable à ces pierres fausses, magnifiquement montées, qui éblouissent le vulgaire, ceux qui les aperçoivent leur supposent la solidité et l'épaisseur du diamant, pendant que celui qui les porte en reconnaît bien vite les inconvénients, d'abord imperceptibles, puis plus visibles chaque jour, jusqu'au moment où la pierre s'éteint,

où l'éclat s'efface, où le prisme s'évanouit.

Tel fut Émile devenu homme, tel il commençait déjà dans son enfance.

Reynald, au contraire, reçut en naissant le germe de vertus très-positives et de qualités attachantes. Il tenait de sa mère une sensibilité vive et une facilité dangereuse à l'entraînement. L'existence heureuse et sans obstacles de Marie, ne développa pas chez elle cette disposition d'une manière fâcheuse, au contraire. Guidée par la raison élevée de son mari, elle suivit toujours une route droite, elle eût été incapable de se conduire elle-même.

Reynald ouvrait par cette imperfection la porte à bien des malheurs. Dès qu'ils habitèrent ensemble, son cousin prit sur lui un ascendant qu'il conserva toujours, et le premier venu, pourvu qu'il attaquât son cœur, était sûr de le conduire où il lui plaisait. Du reste, spirituel, adroit à tous les exercices du corps, plein de charme et de bonne grâce, il était de ces êtres qui naissent pour le bonheur des autres, mais non pas pour être heureux eux-mêmes.

Valentine, sa dernière sœur, offrait une nuance plus marquée encore de ce même caractère. Jamais il n'exista une bonté plus positive et plus universelle

que celle de cette enfant. En la créant, Dieu ôta de cette âme jusqu'à la dernière parcelle de fiel ou de malice. Généreuse, prodigue même, plus pour les autres que pour elle encore, dévouée jusqu'à l'extravagance, passionnée, d'une exaltation dangereuse, elle devait suivre une route mauvaise, si un guide sûr ne la tenait par la main. D'un esprit charmant, plus léger que profond, sa gaîté intarissable lui donnait une apparente insouciance, que les envieux taxaient d'insensibilité. Son humeur, d'une égalité parfaite, ignorait la moindre apparence de bouderie. Elle adorait les arts et les cultivait avec envie. Ce qui frappait chez elle, c'était une

sorte d'élégance native, à laquelle l'éducation ne peut jamais suppléer.

Madame de Mainbourg, à qui elle échut en partage, était une de ces personnes négatives, desquelles on ne peut attendre ni bien, ni mal. D'un égoïsme joyeux, elle abhorrait la tristesse et donnait à sa nièce tout ce que celle-ci désirait plutôt que de l'entendre crier. Femme du monde avant tout, elle aimait le bal, le spectacle, les hommages que sa fortune et sa beauté lui attiraient. Assez nulle du côté de l'esprit, elle cachait cette nullité sous un jargon agréable, et ce n'était qu'après l'avoir quittée qu'on apercevait son insuffisance.

Elle plaisait généralement, on la recherchait, elle passait pour une femme excellente, quelquefois pour une femme d'esprit. Sa conduite ne resta peut-être pas parfaitement pure, mais elle respecta les convenances et, comme elle était fort riche, on n'y regardait pas de si près. Au total, Valentine ne fut pas malheureuse chez elle. Elle s'attacha d'une affection immense à sa cousine Malvina, dont le caractère cependant ne présentait avec le sien que très-peu de similitude.

Malvina, franche et loyale au-dessus de tout, avait, comme nous tous, les défauts de ses qualité. Brusque, décidée,

téméraire, elle eût fait un homme accompli : il lui manquait les grâces, le liant et peut-être la sensibilité de la femme. Toute de premier mouvement, elle vous blessait sans s'en apercevoir. On eût passé des années auprès d'elle à mourir de chagrin à petit feu, qu'elle ne s'en fût pas doutée ; mais si on le lui disait enfin, elle soulageait cette misère ou cette douleur, non pas par un dévouement spontané et aveugle, dont elle était incapable, mais par une action réfléchie, calculée, et souvent insuffisante. Il existait en elle mille contrastes. Sans passion, elle devenait capable d'extravagances, par amour-propre et par coquetterie blessée. Elle raisonnait

et agissait souvent avec justesse pourtant. Son esprit très-remarquable se hérissait de pointes de malice, on la craignait. Amie chaude ou ennemie ardente, elle disait hardiment sa pensée et montrait le courage de toutes ses opinions, de toutes ses amitiés. Il n'existait pas d'*homme* plus loyal, dont la parole fût plus sûre et l'énergie plus prononcée. Dédaigneuse des petites craintes, autant que des dangers, elle raillait les faiblesses de son sexe et se moquait impitoyablement des affectations. Beaucoup de gens l'aimèrent, je ne sais si elle en aima aucun d'un amour réel. Belle et grande, ses longs cheveux noirs doublaient l'éclat du plus superbe

œil bleu que Paris eût jamais admiré. Son teint de rose du Bengale, sa main et son pied de fée, inspirèrent souvent les poètes. Jamais elle ne rendit à la pauvre Valentine la tendresse si vraie que celle-ci lui portait, et que rien ne put déraciner de son cœur.

Euphémie, l'aînée des filles de Raimbaud, ne ressemblait en rien à son frère et à sa sœur. Le hasard, en la plaçant entre les mains de madame Michaud, ne pouvait associer deux êtres plus dignes de se comprendre. Jacqueline Hervey cachait sous le physique presque hideux, que j'ai décrit au commencement de ce livre, des passions

indomptables. Mais cette frêle machine était dominée surtout par une des intelligences les plus développées qu'on pût rencontrer. Cette intelligence, appuyée sur une méchanceté féline, arrivait à une puissance presque sans bornes. Cette femme pouvait tout ce qu'elle voulait, elle put même inspirer de l'amour lorsqu'elle le désira fortement. Sa réputation demeura intacte, nul n'osa l'attaquer, quelle créance aurait-il trouvée? Comment supposer un pareil monstre capable d'un tendre sentiment, et comment avoir l'audace de répandre une telle médisance? Madame Michaud s'en fût vengée avec toute la perfidie de sa fausseté. Malheur à

qui ne lui rendait pas l'hommage qu'elle exigeait de tous ! Il s'en repentait bientôt et le payait cher.

Jacqueline possédait les vices des paysannes et ceux des gens de la ville, il n'existait pas au monde un être aussi pervers et aussi nuisible. Prétentieuse, coquette, elle ne trouvait rien d'assez beau pour elle. Il lui fallait les tissus les plus fins, les dentelles les plus admirables, les bijoux les plus parfaits. Elle portait des fleurs faites exprès pour elle, et des broderies recommencées jusqu'à trois fois avant de la satisfaire. La seule chose jolie dans tout son corps était son pied, aussi dépen-

sait-elle des sommes folles pour sa chaussure. Entièrement maîtresse dans son intérieur, elle gouvernait à sa guise son mari, aussi nul qu'elle était supérieure, ne sachant qu'aligner des chiffres, augmenter sa fortune par des calculs certains (science qui en vaut bien une autre); elle dominait encore ses deux enfants, parfaite image de leur père, et dont nous aurons peu à nous occuper même dans l'avenir.

Euphémie, par une bizarrerie du sort, ressemblait à sa tante, non pas au physique, mais au moral; elle n'en était que plus dangereuse, car le poi-

son se couvrait de fleurs. Moins éminente qu'elle, moins habile, moins sûre de ses calculs, elle se forma dès sa plus tendre enfance à cette école distinguée, et si elle ne l'égala pas, du moins elle en arriva aussi près que possible. Par un effet assez ordinaire, madame Michaud, qui n'aimait rien, s'attacha à ce joli miroir, où il lui sembla se reconnaître. Elle développa le germe de ces défauts, si semblables aux siens, et se complut après dans son ouvrage. Elle créa un chef-d'œuvre de dissimulation, de fausseté, d'amabilité, de politesse, qui fit pousser des cris d'admiration à tous ceux qui la virent à son entrée dans le monde.

Une dernière personne exerça beaucoup d'influence sur l'avenir de la famille de Kersaint. Cette personne fut la fille de madame de Mainbourg, élevée chez sa grand'mère, et bien digne par sa beauté extraordinaire de l'enthousiasme qu'elle excita depuis dans la société. Son caractère se développera davantage par la suite, nous le retrouverons.

Les premières années de ces enfants se passèrent sans orages. Leurs parents, par les différentes raisons que jai déduites, ne les rendirent pas malheureux. Ils s'accoutumèrent à les regarder presque comme leurs propres enfants, et le

monde, toujours juste, exalta jusqu'aux nues la générosité de cette excellente famille. Leur tante, mademoiselle de Kersaint, les vit souvent d'abord, puis insensiblement elle s'éloigna davantage. Elle se renferma dans sa retraite de Passy, travaillant avec Yvonne, pour gagner sa vie, devenant de plus en plus sédentaire, ne voyant que M. de Laisne et Gaétan.

Sa gêne augmentait chaque jour, peut-être aussi son travail diminuait-il de valeur. Elle brodait en or, et la mode en était un peu passée. Cette âme altière ne montrait point ses chagrins, tout au plus avouait-elle à la fidèle ser-

vante ses craintes pour l'avenir ; mais ses combats, ses désolations, ses désespérances, Dieu seul les connaissait. Un attachement passionné unissait depuis beaucoup d'années Jeanne à M. Breselle. Ils s'étaient connus pendant les guerres de la Vendée alors que la jeune héroïne combattait, le pistolet au poing, dans les rangs des royalistes. Surprise et faite prisonnière par un bataillon bleu, elle fut protégée par un jeune lieutenant, qui la préserva des outrages, qui lui sauva la vie et la conduisit en sûreté dans un lieu qu'elle lui désigna. Beaux et jeunes tous les deux, nobles et généreux tous les deux, ils s'aimèrent, ils se le dirent. Gaétan

Bresselle, fils de riches manufacturiers de Picardie, embrassa la cause républicaine et l'état militaire par enthousiasme. Parti simple soldat, avant l'âge de la réquisition, il parvint bien vite au grade d'officier, et depuis son avancement fut rapide.

Il avoua son amour à Jeanne, et Jeanne ne lui cacha pas qu'elle le partageait, mais la différence de leurs drapeaux mettait entre eux une barrière insurmontable. Le sang de son père et de sa mère versé sur l'échafaud, lui ordonnait le sacrifice de sa passion. Jeanne était une de ces natures fortement organisées, chez lesquel-

les l'amour, quelque brûlant qu'il soit, n'est jamais le plus puissant. Capables de s'oublier elles-mêmes, elles n'oublient ni les devoirs, ni la croyance, et la foi de Jeanne était dans son roi, comme celle de Gaétan dans la République. Cependant le jeune homme eût respecté les opinions de sa bien-aimée, sans changer les siennes, il eût imposé silence à ses sympathies pour ne pas blesser mademoiselle de Kersaint ; elle restait impitoyable, elle refusa, malgré les déchirements de son cœur, malgré les prières si tendres de son amant, malgré même les conseils de son frère. Elle préféra la misère et le malheur, à l'aisance et à une vie

d'amour, tant ses convictions étaient profondes, et certes peu de natures seraient assez trempées pour soutenir une telle résolution.

Gaétan l'aimait de toutes les facultés de son être. Il consentit à ne plus laisser paraître cet amour, pour obtenir la permission de rester auprès d'elle, de la voir à chaque instant.

— Elle se laissera toucher peut-être par ma persévérance, disait-il à Raimbaud, elle m'aimera assez pour ne pas me condamner éternellement au malheur de la voir souffrir. J'espère et j'attendrai.

Quand Napoléon se déclara empe-

reur, Gaétan parvenu au grade de major, donna sa démission. Jeanne l'apprit, elle en fut toute fière :

— C'est bien, lui dit-elle, c'est bien, vous avez agi en homme d'honneur, on ne peut servir ceux qu'on n'aime pas, ou l'on n'est plus digne du nom de Français, du nom de soldat.

— Me voilà libre, Jeanne, vous ne reverrez plus cet uniforme qui vous blesse, vous n'entendrez plus ces mots de République, d'Égalité qui vous offusquent, la France n'est qu'une monarchie, vos principes triomphent, ne me consolerez-vous pas de la chute

des miens? Ne voulez-vous pas enfin couronner la tendresse la plus pure, la plus vive qui fut jamais?

— Écoutez, Gaétan, répondit-elle, je vous aime autant que vous m'aimez, je souffre autant que vous de l'obstacle éternel qui nous sépare. Mais plus je vous aime, plus j'ai besoin de vous estimer, et si vous deveniez mon mari, la conséquence forcée de ce mariage serait ou une dissidence continuelle, une guerre intestine, ou la perte totale de mon estime. Je donnerais dix ans, vingt ans de ma vie pour que vous eussiez porté comme moi la cocarde blanche et le sacré cœur, pour que votre foi fût

la mienne ; mais je ne voudrais pas, au prix de ces mêmes années , au prix de mon existence, faire de vous un renégat. Vous êtes républicain, vous avez adopté cette religion politique dans toute la force de votre raisonnement et de votre volonté, vous avez répandu votre sang et celui des autres pour la soutenir, restez républicain. Le combat n'est pas encore fini entre nos deux principes, croyez-moi, il se renouvellera , lorsque le despotisme de la gloire tombera par la lassitude. Voulez-vous le perpétuer dans notre ménage, ou voulez-vous qu'un de nous deux apostasie lâchement ? Et si Dieu nous envoie des fils, quelle route

suivront-ils? marcheront-ils à votre suite, ces enfants de mes entrailles, les verrai-je lever une main sacrilége sur ce que je regarde comme le palladium de la France, ou bien les laisserez-vous ployer le genoux devant les idoles que vous méprisez? quand il faudra tirer le glaive du fourreau, choisir entre l'oriflamme ou le drapeau tricolore, que ferais-je, moi-même? Mon mari dans un camp, mes enfants peut-être, mon frère, tous les miens, mon cœur dans un autre? Songez donc à cela, Gaétan, songez à mon caractère, songez au dévouement qui m'anime pour mes princes chéris, songez quelle rivalité funeste ce dévouement entraîne après lui,

et ne me demandez plus notre malheur. Ne vous obstinez pas à poursuivre une chimère, cherchez une femme qui vous aime comme moi, et qui puisse vous le prouver mieux. Quant à moi, mon sort est fixé, je resterai vierge. Jamais un homme n'obtiendra ce que je refuse à l'unique amour de ma vie. Je suis seule à jamais, seule et sans espérance, mais aussi sans regrets, sans remords.

Gaétan comprenait la vérité de ces paroles, et il ne pouvait s'y soumettre sans murmure. Rien n'arrachait de son cœur l'amour qui y régnait en maître depuis tant d'années. Souvent Jeanne refusait de le voir, irritée et

pourtant heureuse de sa persistance, elle le conjurait de l'oublier, de s'attacher ailleurs, en même temps elle sentait que s'il l'abandonnait elle n'aurait plus rien sur la terre. Ces combats, ces luttes perpétuelles remplissaient sa vie. N'en est-il pas toujours ainsi de nos passions!

Jamais, même dans les moments de sa plus grande gêne, jamais elle n'accepta le moindre secours de M. Breselles. Elle la lui cacha avec un soin extrême, il la devinait néanmoins, et bien des fois, par des moyens délicats et secrets il remit l'aisance dans le petit ménage. Yvonne lui servait de com-

plice, à son insu néanmoins, la fière bretonne n'eût pas accepté pour mademoiselle de Kersaint ce qu'elle regardait comme une aumône. Elle tenait autant que sa maitresse au vieux rang de ses aïeux et à l'ancienne illustration de sa famille.

Les Hervey se montrèrent affables envers Jeanne, ils l'engagèrent à venir visiter ses neveux, ainsi qu'elle en témoignait le désir. Elle y alla souvent, tant qu'elle crut sa surveillance nécessaire, mais du jour où elle vit les enfants solidement établis chez leurs oncles et tantes, elle se retira petit à petit. La solitude et le malheur la rendaient mi-

santhrope, sévère même. Elle prenait les défauts de la vieille fille irréprochable, hors l'égoïsme, qui n'approcha jamais de son cœur.

— Mes neveux ne m'aiment point, disait-elle quelquefois au colonel, ils sont tout Hervey. Vous n'avez pas besoin d'exercer votre surveillance, je vous assure, ils sont à merveille. Reynald et Valentine se sont rendus les très-humbles amis de Malvina et d'Émile. Pour Euphémie, c'est autre chose, elle est la maîtresse, elle commande même à son serpent de tante. Je ne sais ce qu'elle fera de cette jeune fille, mais je crains de ne pas me tromper

en la supposant presque aussi perfide que sa protectrice, et ce n'est pas peu de chose, en vérité. Une femme sans cœur ! Ah ! c'est le plus affreux des monstres !

Mademoiselle de Kersaint se trompait en accusant ses neveux d'indifférence, du moins Reynald et Valentine l'amaient-ils presque autant que leur mère. Valentine surtout, dont l'imagination romanesque s'exaltait facilement, considérait sa tante comme une héroïne. Elle avait entendu raconter ses guerres, ses dangers, ses amours ; elle savait par quels motifs Jeanne refusait un bonheur si facile et si désira-

ble, dans l'élan de son cœur et de sa loyauté, et la pauvre enfant se prit à une admiration sans bornes pour ses vertus impossibles. Elle interrogait sans cesse mademoiselle Offray, sa gouvernante, sur la guerre de la Vendée, elle se montrait insatiable de détails, elle se passionnait au nom des héros des deux partis, et elle adorait presque autant Hoche que Larochejacquelein.

M. Bresselles, dont elle connaissait le caractère et la conduite, partageait avec sa tante ce culte qu'elle accordait à la plus célèbre de nos guerres civiles. Elle l'estimait en raison de son mérite, et si elle se permettait un blâme

à l'endroit de sa tante, c'était sur sa rigueur envers ce modèle des amants. Toutes ses idées se portaient là-dessus, sa tête travaillait, elle se mettait insensiblement à la place de mademoiselle de Kersaint, elle suivait son frère dans les batailles, elle le défendait, elle le sauvait ; elle attirait l'attention d'Henri de Larochejacquelein, il devenait amoureux d'elle, elle le repoussait malgré sa gloire, le roman finirait trop vite, c'était un beau prisonnier républicain qui s'emparait de son cœur, et alors elle aussi comme Jeanne sacrifiait son penchant à son devoir. Pour être juste, il faut ajouter que la tendre Valentine livrait de furieux combats, qu'elle était

souvent bien près de s'avouer vaincue, et que si le héros eût été aussi entêté que Gaétan, il eût fini par remporter une victoire compléte.

En se racontant à elle-même ces interminables aventures, la jeune fille prit l'habitude funeste de vivre bien plus dans l'idéal que dans la réalité. Elle se fit un monde à sa fantaisie, elle le peupla d'êtres imaginaires, elle inventa des événements impossibles, et elle finit par croire à leur vérité, ou du moins à leur vérité relative. La moindre circonstance lui fournit matière àroman, elle passa des nuits entières à rêver tout éveillée, à composer

son avenir, à l'orner de mille bonheurs réunis. Elle se créa des fortunes fabuleuses qu'elle répandait autour d'elle, elle dota sa sœur, son frère, elle força sa tante à récompenser enfin la tendresse de M. Bresselles, elle donna la paix au monde et la prospérité la plus florissante à notre pays, par sa politique à elle, laquelle ne ressemblait certainement à aucune politique connue. Ce cerveau toujours en fermentation produisait des miracles et s'épuisait en illusions. Pauvre enfant ! toutes ces illusions devaient tomber peu à peu, comme les feuilles du printemps tombent à l'automne ! Elle devait garder les rameaux secs et noircis que la

vieillesse nous réserve, et le printemps du cœur ne revient pas comme celui de la nature ! et les belles chimères ne reverdissent pas comme les branches des arbres !

Valentine essaya de communiquer à Malvina ses superbes rêves. Malvina, en fille sensée, lui rit au nez et la menaça de la dénoncer à leur gouvernante.

— Car, dit-elle, tu te rendras malade, ma chère amie, à force de courir les batailles et de sauver des prsionniers. Et puis un républicain ! Tu as donc envie de te disputer du matin jusqu'au soir ? Pensons plutôt à notre

bal de demain, quelle toilette choisiras-tu? Zoé et Euphémie seront en blanc, prenons nos robes roses, autrement nous aurions l'air de la famille des innocents.

— Herminie y viendra-t-elle?

— Je ne sais si ma grand'mère nous la donnera, j'aime autant m'en priver, s'il faut te le dire. Elle est trop belle, elle nous éclipse toutes, même toi, ma pauvre Valentine.

— Oh! moi je suis si contente de la regarder! J'y passerais des heures entières. L'autre jour elle était mal coiffée, j'en ai eu de l'humeur tout le tems du bal.

— Tu es bien complaisante !

— Pourquoi ? Ne sais-je pas qu'elle est plus jolie que moi ? Est-ce que j'y puis quelque chose ? d'ailleurs elle est si bonne, qu'on lui pardonnerait même d'être déesse.

— Reynald en est amoureux, à ce que prétend Euphémie ?

— Je crois plutôt que c'est Émile, et entre les deux elle prendrait Émile, je t'en réponds. Pauvre Reynald ! Il est cependant plus beau, ce me semble.

— Il l'est tout autant du moins, mais il n'est pas riche.

— Qu'est-ce que cela fait ?

— Demande à Euphémie, elle le sait, elle ! On dit qu'elle épousera ce vieux comte allemand, millionnaire.

— Pas possible !

— Tu ne l'épouserais donc pas, toi ?

— Moi me marier sans amour ! ah ! Malvina, je préfèrerais rester fille toute ma vie et me faire *la Onfray* de tes enfants.

— Dis moi, Valentine, épouserais-tu Émile ?

— Non, je ne pourrais l'aimer.

— Tu es trop difficile ! Et M. Réné de Massac ?

Valentine baissa les yeux et ne répondit rien.

PREMIERS SENTIMENTS.

V.

Maintenant que tous nos personnages sont posés, les caractères connus,

nous pouvons continuer le récit. Ces événements préparent seulement ceux qui doivent suivre, c'est ainsi dans la vie : les premiers jours n'offrent ni orages, ni tempêtes, ils accumulent les éléments et voyent poindre à l'horizon l'ouragan dévastateur. Chez les femmes surtout les années de l'adolescence et de la naïve jeunesse sont ordinairement tranquilles. Rarement les passions se développent si tôt, nous en portons le germe ; il éclate, si on n'a pas le soin d'en arrêter les progrès. Il y a un livre tout entier à faire sur ces matières sérieuses, un livre que personne n'écrira, car personne ne fouillera assez dans son propre cœur et

dans celui des autres, pour raconter ces impressions si diverses. Il faudrait à la fois un grand talent et une grande hardiesse, je ne connais qu'une seule plume capable de conduire à fin cette œuvre si difficile. Dieu puisse lui inspirer l'idée de l'entreprendre !

Au moment où nous sommes parvenus, les enfants entrent dans la jeunesse, ils forment autour de leurs parents une génération nouvelle, pleine d'espérance et d'avenir. Nous les trouvons tous au château de Bonneuil, en Tourraine, chez M. de Mainbourg. C'est à l'époque des chasses, on s'y réunit habituellement chaque année, une

société nombreuse et choisie s'y rencontre, et la famille entière y vient passer l'automne. On fait assaut de toilettes et de beauté, *la chasse aux maris* et aux amoureux s'exerce sur une grande échelle, et les jeunes gens se rencontrent à *la chasse aux dots*. C'est un grand désavantage que de n'en point avoir, il faut être dix fois plus belle et dix fois plus aimable, encore ne parvient-on pas à remplir la balance, l'or est si pesant !

Les pompes, les gloires de l'Empire avaient disparu, pour faire place au règne plus calme de la Restauration. On se reposait dans la paix des émo-

tions de la guerre, le sabre avait perdu sa puissance fascinatrice, les jeunes filles commençaient à trouver qu'on était beau sans uniforme, et charmant sans plumet et sans éperons. Elles consentaient à regarder les habits noirs, tout disgracieux qu'ils fussent, elles ne riaient plus d'une robe de juge, ou d'une épée de sous-préfet. Bonneuil présentait cette année-là, des échantillons de toutes les espèces. Ces demoiselless pouvaient choisir.

Madame *de* Mainbourg, encore belle, ne renonçait point à la coquetterie, elle quêtait des hommages qu'on ne lui refusait pas. Madame *de* Mi-

chaud (elles étaient parvenues toutes deux à conquérir définitivement la particule, disputée quelquefois à leurs maris), madame *de* Michaud donc continuait son exhibition de toilettes magnifiques, et travaillait à s'enlaidir par les moyens qui embellissaient les autres. La tâche était assez difficile, il y a un point où l'on n'avance plus. Son succès n'était pas dans la sympathie, mais elle inspirait la plus magnifique terreur à la quelle méchant puisse prétendre. On lui faisait la cour, un cercle nombreux se formait autour d'elle, non par le désir de l'entendre, mais par la crainte de ne l'entendre pas et d'être l'objet de ses saillies, dont

chacun riait aux éclats du bout des lèvres, en se disant :

« Voilà pourtant où je serai dimanche ! »

L'éclat de ce pilori, auquel elle attachait ceux qui niaient son omnipotence, effrayait même les plus braves. Jetant son regard dédaigneux autour d'elle, elle *marquait* d'un mot les suppliciés ; ce mot faisait loi, il restait inscrit à la suite du nom du patient, il tentait en vain de s'en défaire, et souvent même le bourreau devenait impuissant à détruire son ouvrage.

Euphémie, placée sous cette aile

protectrice, prima facilement sa sœur et ses cousines. Sa beauté dédaigneuse s'humanisait, lorsque la majesté ne suffisait pas, et ses sourires étaient si rares qu'ils obtenaient tout le prix des diamants de Golconde. Madame de Michaud en faisait son idole; ses enfants blessaient son amour-propre, que cette nièce satisfaisait au contraire en tous points. Elle imposait silence à son mari, lorsqu'il s'avisait d'élever la voix en faveur de Zoé.

— Mon Dieu ! monsieur, disait-elle, vous avez un cœur bien égoïste. Zoé ! Zoé ! Pourquoi s'occuper de Zoé? Zoé a père et mère, Zoé a une belle fortu-

ne, un beau nom, un bel avenir, que lui manque-t-il? Au lieu que cette pauvre Euphémie, cette fille d'une sœur si chère, elle n'a pour toute richesse que ce nom de Kersaint, superbe sans doute, et véritable trésor dans le moment où nous sommes, mais ! si elle n'était pas belle, charmante, divine, comment la marier? Et il faut la marier, monsieur, il le faut, je le veux.

Monsieur Michaud baissait la tête en face de sa triomphante moitié, et répondait :

— Nous la marierons, madame.

Madame Hervey, par opposition

aux deux autres ménages, n'aspira t pas à la noblesse. Elle signait invariablement : *Deberne Hervey*, malgré les récriminations de son mari, qui s'appelait fièrement le baron *d'*Hervey. Bonne et simple, adorée de tous, particulièrement de Reynald, qu'elle chérissait à l'égal de son fils, elle n'oublia jamais son origine, et refusa constamment d'aller dans le monde, où la fortune de son mari lui faisait une belle place.

— Non, disait-elle, je ne sortirai pas de chez moi. Mon père fut un homme de conviction, un homme dont je respecte la mémoire, dont je bénis

le souvenir, moi sa fille. Mais ses convictions amenèrent de sanglantes conséquences; je ne me permettrai pas de les juger, je ne le puis, ni ne le dois. Parmi les personnes de la société, il en est beaucoup, hélas! qui durent le malheur de leur famille à la mienne; le nom de mon père figure en bas de plusieurs arrêts de mort. Irai-je me présenter en face de ces enfants à qui il a ravi une mère? Irai-je m'exposer à un blâme que je ne pourrais pas repousser? provoquer par mon luxe et ma fortune ces vengeances légitimes peut-être, et rendre mes enfants responsables des fautes de leur aïeul? Non. Certaines positions imposent des de-

voirs difficiles : fils de Deberne, j'aurais porté haut son nom, sa bannière sans doute, car j'aurais pu soutenir l'un et l'autre de mon courage, de ma vie, si elle eût été nécessaire. Fille, je m'éclipse, je prie, je tâche de me faire aimer, je répands des bienfaits, en invoquant le souvenir de mon père, qui voulut le bien, s'il ne prit pas la meilleure route pour l'accomplir. Je reste chez moi, j'y attends ceux qui m'y cherchent; je les y reçois sans reconnaissance, car ce serait avouer qu'ils m'accordent une grâce; mais, du moins, je tâche de leur rendre ma maison agréable. Dieu me juge; il trace la marche des événements, il ne dépend

pas pas de nous de les hâter, pas plus que nous ne pouvons les retarder selon nos désirs.

Cette grande et suprême raison plaça madame Hervey d'une manière bien plus solide que ses belles-sœurs. Ses réunions, moins nombreuses, étaient en réalité plus choisies et plus supérieures que celles de mesdames de Mainbourg et de Michaud. Son mari, bouffi de vanité, lui en sut un gré infini; il parlait de sa femme et de son salon avec un respect quelquefois comique. Ses enfants et ses neveux s'en moquaient tout bas, les *lumières* ont tant progressé!

M. de Mainbourg, presque aussi bien conservé que sa femme, s'était fait courtisan du nouveau régime. Il tenait le juste milieu entre le talon rouge et le sacristain, prenant des deux métiers juste de quoi ne pas blesser l'autre. Il s'arrangeait des masques suivant la circonstance. Un des bons mots d'Euphémie était celui-ci :

— Mon oncle de Mainbourg porte toujours un petit miroir dans sa poche, non pour se voir, mais pour regarder ceux à qui il veut plaire, et par un merveilleux effet d'optique, son propre visage réfléchit à l'instant l'expression qu'il ambitionne. Dans ce miroir

est tout son secret ; s'il le perdait, nous n'aurions plus ce cher oncle si gras, si frais, si rose, il ne nous en resterait que le squelette. Mais il ne le perdra pas, il reste enfermé par une clé d'or.

Cette jeune fille, à dix-sept ans, raillait déjà comme une femme de quarante. Il existe des natures qui n'ont pas besoin d'apprendre; il ne faut que les développer. Elles sont passées maîtres dès le maillot, et ne crient pas après leur nourrice sans calcul. Euphémie entre les mains de sa tante devait arriver à la dominer elle-même; sa beauté lui formait une puissance

que la désolée Jacqueline n'avait jamais pu atteindre.

Il est inutile de dire que parmi les jeunes élégants du château, Émile tenait le premier rang. Il songeait au mariage, assurait-on ; Herminie, si splendide de beauté, lui paraissait digne de figurer à côté de lui sur le chemin de la vie. Mais Herminie avait d'autres vues ; Herminie, fière comme l'héroïne dont elle portait le nom, aspirait à une position plus élevée, le faubourg Saint-Germain l'empêchait de dormir ; ce but était son idéal, et le tabouret marchait dans tous ses rêves avant le mari qui devait le lui offrir. Elle aspirait à de-

venir duchesse. Ce titre, le seul qu'on n'eût pas encore oser voler, lui semblait le seul enviable. Une duchesse en effet est, à proprement parler, depuis la Révolution, la seule femme réellement titrée. Que signifie le reste ? On trouve des perruquiers devenus comtes et des tailleurs improvisés marquis; mais duc ! on n'a pas eu cette audace. Ceux qui s'intitulent ainsi le sont réellement ; on ne se permet pas de fraude, c'est marqué au bon coin, comme disaient nos pères ; seulement les ducs offrent plusieurs catégories, et Herminie tenait à l'ancienne, à celle qui compte des siècles de gloire et d'illustration. Elle avait arrangé ses plans

en conséquence, et depuis plus d'un an, les filets étaient jetés.

Parmi les héritiers de nos grandes familles se trouvait un jeune orphelin, sans autre fortune que son majorat de vingt-cinq mille livres de rente, mais possesseur d'un duché-pairie datant des premiers jours du monde, disait la légende, il se prétendait parent des douze apôtres, et montrait orgueilleusement un tableau où saint Jean remettait l'Apocalypse à un de ses ancêtres avec cet exergue : A mon cousin le duc de Seneçay. Assez peu doüé de la nature, du reste, il n'excitait pas l'envie, peu de personnes

y pensaient, ses magnifiques alliances lui donnaient pourtant le droit de prétendre à de hautes places. Son tuteur, presque aussi nul que lui, le tenait à la campagne, où il chassait en vrai campagnard, sans songer même à se présenter aux Tuileries. Madame Mainbourg la mère, exercée aux intrigues du Directoire, ne s'endormait pas dans la prospérité, elle cherchait sans relâche le descendant des preux, auquel elle destinait des millions pour redorer sa couronne, on lui désigna celui-ci, elle cria : Je l'ai trouvé ! et dès lors le mariage fut résolu. Des avances faites à propos par un tiers, auprès du tuteur, amenèrent un arrangement, au-

quel il ne manquait plus que la présence et le consentement des futurs conjoints pour qu'il se réalisât. La réunion de Bonneuil se trouva toute disposée, le duc reçut une invitation pour venir prendre part aux grandes chasses, monsieur et madame de Mainbourg mirent sous les armes tous les veneurs, piqueurs, valets de-chiens, valets de limiers que leur équipage put fournir, et l'on attendit le Nemrod avec un front de bataille, auquel il semblait impossible qu'il résistât.

Trois personnes devinèrent le projet caché sous cette innocente apparence. Madame de Michaud d'abord, Émile et

Euphémie ensuite. Ils ne s'en donnèrent point connaissance, Émile pour voir mieux venir un rival, Euphémie et sa tante, dans la crainte de se décourager mutuellement. Elles aussi entreprenaient le *steeple chasse* au duché, et ne se pardonnaient point de s'être laissé devancer. Le jour où monsieur de Seneçay arriva, ses regards tombèrent sur Euphémie, placée en vedette dans le premier salon, elle le salua avec un art prodigué inutilement à cette nature grossière; il en ressentit les effets sans remonter aux causes, et se demanda si cette jeune personne si distinguée, si douce, si triste, si ravissante, n'était point celle qu'on lui

destinait. Ingrat ! ne pas tenir compte de la science dont ce salut était le type le plus raffiné.

L'introduction d'un homme de ce rang dans un cercle de la haute finance, fit parler tout le pays ; on comprit bien vite que son voyage avait une cause, et chacun la trouva à sa manière.

— Cousine, dit Valentine à Malvina, sais-tu ce que ce duc vient faire ici ?

— Valentine, aimerais-tu à être duchesse ?

— Je n'y ai jamais pensé.

— Non, c'est vrai, tu veux être reine.

Tout le monde n'est pas aussi ambitieux ; nous sommes riches, et qui sait ?

— Est-ce que c'est pour toi qu'il est ici ?

— Qu'en penses-tu ?

— Je ne sais...

— N'as-tu pas remarqué qu'Euphémie ne le quitte pas des yeux et ma tante...

— Ah! oui, ma tante ! mais Euphémie n'a pas de dot, à moins que ce ne soit pour Zoé.

— Ma tante ne pense pas à Zoé.

— Et Herminie, et ta grand-mère ?

— Ah ! Herminie ! c'est vrai. Mais n'a-t-elle pas Émile ?

— Elle n'en veut pas.

— N'a-t-elle pas Reynald ?

— Hélas ! pauvre garçon ! il perd bien son temps !

— N'a-t-elle pas Réné de Massac ?

— Est-ce qu'il s'en occupe ?

— Je l'ignore pourtant... pour être duchesse... Herminie est plus riche que moi, ma grand-mère lui donnera

tout !... Valentine, ce duc n'est-il pas parent de ton père?

— On me l'a dit, son aïeule était, je crois, comme la mienne, une Clisson, mais de la branche cadette.

— Tâche donc de savoir s'il veut se marier.

— Je le lui demanderai, si cela te fait plaisir.

— Est-ce que cela se demande ! Reynald te renseignera parfaitement à cet égard. Les hommes, entre eux, causent, ils se confient leurs idées. Comment le trouves-tu, monsieur de Seneçay ?

— Pas beau, pas agréable, pas spirituel.

— Spirituel ! tu n'en sais rien, il n'a pas prononcé trois paroles.

— Son œil est bête.

— Ah ! ma chère petite petite ! que tu es enfant ! est-ce que les yeux signifient quelque chose ? Est-ce que les yeux de madame Michaud ne sont pas comme des boules de gomme, et pourtant !...

— Ah ! oui, répliqua Valentine, eh ! bien, attendons !

Le soir il ne fut question en apparence que de chasse. Chacun jouait

serré, hors le jeune duc, incapable de dissimulation. Il montra franchement sa joie de se trouver au milieu d'un paradis peuplé de jolies personnes, et son admiration se partageait entre toutes, Euphémie et Herminie obtenaient cependant une préférence égale, l'une à cause de son fameux regard, l'autre à cause de sa beauté tout-à-fait hors ligne. Il allait de l'une à l'autre, Euphémie étendait déjà ses griffes de chatte, elle l'eût peut-être emporté, lorsqu'au milieu d'une conversation fascinante, madame Michaud lui fit un signe, elle quitta tout et accourut, sa tante lui prit le bras l'emmena, sans affectation, dans le salon de musique,

monsieur de Seneçay les suivait des yeux.

— Tu perds ton temps, ma fille, il n'a pas de fortune. On t'accusera d'enlever à Herminie ses prétendants et tu seras bien avancée d'être duchesse mendiante ! Ce n'est pas là notre affaire ; mais il peut nous servir. Il est ton parent, il faut qu'il te marie, qu'il te marie selon nos vœux. Plais lui *assez*, ne lui plais pas *trop*. Tu saisis la nuance ? J'ai mon plan, je te le communiquerai, je viens de causer avec son *cornac*, il m'a raconté tout ce que je voulais savoir, tu verras ! pousse au mariage de ta cousine, elle aidera au tien : laissons-

lui payer son tabouret deux millions nous aurons le nôtre gratis. Rentre à présent et observe-toi, prends garde aux petites filles, elle sont malignes, non pas Zoé, la pauvre créature, mais Valentine, Malvina, quelles pestes !

Euphémie, instrument docile en d'aussi savantes mains, trouva la manière juste de rester dans la limite tracée. Le duc, tout inerte qu'il fût, comprit qu'un obstacle se plaçait entre lui et sa charmante partenaire ; où il avait laissé une route, il trouva une muraille, une muraille couverte de fleurs, il est vrai, mais impossible à gravir, à tourner. Le duc n'aimait pas la résistance,

accoutumé à tout dominer, il ne se donna même pas la peine de chercher pourquoi le chemin si vert et si facile se trouvait tout-à-coup fermé, et se retourna sans efforts vers le délicieux sourire d'Herminie, lui promettant une victoire facile et complète.

Cette exposition, un peu longue peut-être, est pourtant indispensable. Le théâtre se trouve occupé par une foule d'acteurs, dont les vues, les idées, les caractères différents, concourent néanmoins à la grande et véritable peinture de mœurs que je me propose. Cette histoire est vraie, non seulement par les faits, mais par les conséquences,

mais par les sentiments. C'est notre société actuelle, avec ses vices et ses travers, avec ses injustices et ses impossibilités. Il était donc nécessaire de mettre le lecteur au fait de l'avant-scène, de lui montrer les passions qui entraient en jeu, les fils qui les faisaient mouvoir. Dans ce roman comme dans la vie réelle, il n'existe pas de natures entièrement conséquentes avec elles-mêmes; nous ne sommes parfaits ni dans le bien, ni dans le mal. Quelque route que nous nous soyons tracée, nous en déviions toujours tôt ou tard. Il faut faire la part des tentations, des accidents, des mille obstacles qui nous égarent et nous détournent. Une vérité incontestable

et qui doit nous faire croire à une autre existence, c'est que sur la terre les bons sont presque toujours les victimes de ceux qui ne valent rien. Rarement le mérite ou la vertu trouvent ici-bas leur récompense ; et une chose singulière à remarquer, c'est que les êtres d'élite, s'ils commettent des fautes, les expient toujours et en sont châtiés, tandis que les mauvais triomphent dans leur méchanceté non interrompue, et lèvent le front, massacrant sous leurs pieds les pauvres misérables, victimes d'un moment d'erreur ou de délire.

Ces réflexions doivent arriver à l'es-

prit de tous ceux qui examinent la vie. Depuis des siècles les choses sont ainsi, rien n'a pu les changer, changeront-elles dans l'avenir? On serait tenté de le nier, la volonté de Dieu n'est sans doute pas qu'elles changent.

Déjà deux fois un nom s'est trouvé sous ma plume, sans que le personnage qui le porte ait paru sur la scène, il est temps de l'y introduire, aussi bien il doit y tenir une grande place, et l'esquisse de ce caractère, est un des buts principaux de ce livre. Réné de Massac est le type de cette race d'hommes qui se transforme tous les vingt-cinq ans, quant au nom qu'elle porte, quant aux

formes qu'elle adopte, mais dont le fond reste toujours le même; les don Juan, les Lovelace, race égoïste et pervertie, plus ou moins brillante, plus ou moins distinguée, plus ou moins aristocratique, ces fléaux du cœur reparaissent dans tous les siècles, tant qu'il y aura un sexe armé des lois, des usages, des coutumes, de sa force, de sa séduction et un autre sexe faible, facile à entraîner, à pervertir, à perdre, à dominer. On trouvera ce type sous la monarchie, sous la république, sous l'empire, sous la terreur même. Jamais l'expérience passée ne servira à personne, jamais l'exemple d'une mère lancée dans l'abîme ne préservera sa fille. Les livres,

le théâtre, les sermons, la morale, la religion, la famille, seront impuissants à détourner ces désastres. On se jettera à corps perdu dans ce sentier où les ronces déchirent, où les pierres écorchent, où la foudre gronde, où tous les dangers menaçent; on suivra ce guide menteur, qui sème en s'enfuyant des roses transformées bien vite en dards empoisonnés; on poursuivra ce but qui échappe sans cesse, ce bonheur idéal, ce feu follet qui conduit au gouffre, où la fange et la boue vous engloutissent sans retour. Les femmes d'une valeur remarquable se laisseront prendre plus que les autres encore à ce mirage séduisant, et c'est facile à expliquer. Elles

exigent de la vie bien plus que les autres, parce qu'elles se sentent capables de lui donner davantage, et elles croient trouver, *elles*, ce qui a échappé aux autres, elles croient qu'elles obtiendront ce qui a été refusé aux autres, car elles sacrifieront plus encore, car elles prodigueront des trésors de dévouement, de beauté, d'intelligence. Ah ! si l'on pouvait révéler tout ce qu'on sait ! S'il ne fallait pas restreindre la tâche d'un écrivain aux convenances de la société ! Quelles admirables pages on trouverait ! Un de mes amis avait raison de le dire : Le plus beau livre est celui qu'on n'écrit pas !

Réné de Massac, aussi bien il faut en

revenir à lui, Réné de Massac réunissait en lui les qualités et les défauts du roué du dix-huitième siècle. D'une grande race, éminemment aristocrate de naissance et d'habitudes, ou comme dit un grand seigneur de l'œil de bœuf, oublié dans cette époque bourgeoise. Il avait tout : l'esprit, le bon goût, la distinction, l'élégance, la bravoure, la raillerie, le sans façon, la politesse, le savoir-vivre; mais il avait aussi l'égoïsme, la perversité, l'irréligion, le mépris des jugements d'autrui. Il lui manquait la poudre, les manchettes, l'habit brodé; il portait son frac avec l'ampleur et le moelleux d'un vêtement de soie, ses belles mains, ses pieds irréprochables, à défaut de la

dentelle et des talons rouges, paraient la batiste et les souliers vernis. Il savait être sérieux ou gai, triste ou fou, sage ou extravagant, selon ce qui pouvait plaire à ceux qui l'entouraient. Les vieillards le montraient à leurs enfants et disaient :

— Voilà ce que nous étions !

Les jeunes gens cherchaient à le copier, sans y réussir, il leur livrait ses fournisseurs de la meilleure grâce du monde , il leur donnait même ses habits s'ils leur plaisaient, il leur apprenait à se coiffer comme lui, à porter leurs chapeaux comme lui, à mon-

ter à cheval comme lui, mais ce n'était jamais *comme lui* !

Les femmes l'adoraient, elles se fussent toutes perdues en son honneur, trop heureuses qu'il daignât le leur permettre et avoir l'air de les aimer. On lui offrait de riches héritières, il n'en voulait point, le mariage eût été pour lui une prison. Il se croyait très-honnête homme en ne regardant pas les jeunes filles. Combien sont dans le même cas ! On détruit sans scrupule l'existence d'une femme, de son mari, de ses enfants, si elle en a, c'est une peccadille. Quoi de plus simple, en effet ! Elle peut se défendre, on ne la

trompe pas, elle sait où on veut la conduire, tant pis si elle n'a pas le courage de résister, tant pis si elle n'a pas la force de fouler aux pieds son cœur. Elle est coupable, elle est déshonorée, mais l'homme! chacun l'accueille, chacun le recherche, on se le montre, c'est un heureux séducteur, d'autant plus fêté qu'il est plus cruel, qu'il a plus abandonné de victimes; s'il a la chance qu'une d'elles se tue ou meure de chagrin, c'est un triomphateur, il ne peut suffire aux invitations, on le désirait, on se l'arrache maintenant. Ah! le monde! le monde!

Réné de Massac était de ces heureux-

là. Pourtant il n'avait encore enterré personne, aucuns spectres ne tourmentaient son sommeil. Au moment où les jeunes filles assemblées à Bonneuil rêvaient la victoire de porter son nom, il s'endormait en répétant :

— Mon Dieu ! que ces petites bégueules sont ennuyeuses ! Je ne resterai pas longtemps ici ! Après les chasses, je me sauve.

MARIAGES.

VI

Le comte de Massac possédait une belle fortune, il la dépensait largement

et noblement, pour lui d'abord, pour les autres ensuite. Il donnait volontiers mais avec discernement, avec esprit.

En faisant peu, il semblait faire beaucoup, c'était encore une suite de ce talent du monde que l'on ne retrouve plus aujourd'hui. Aussi dans la société de Bonneuil comptait-il pour un épouseur fort désirable. Malvina hésitait entre lui et M. de Senneçay. Herminie regrettait qu'il ne fût pas duc, Euphémie le regardait du coin de l'œil, et trouvait la proie friande, la pauvre Valentine donnait au héros de ses rêves des traits qui ressemblaient aux siens, elle rougissait en y pensant, mais

elle n'eût jamais osé s'avouer qu'elle y pensât.

Cependant tout marchait pour mademoiselle de Mainbourg. Le duc la trouvait belle à miracles, il renonçait aux sangliers et aux chevreuils et restait auprès d'elle. Euphémie se déclara sa protectrice, sa confidente, son amie, en qualité *de cousine;* en deux jours elle eut fureté dans tous les recoins de cette créature peu défiante, et sut toutes ses pensées mieux que lui. Elle les lui disait avant qu'il les eût exprimées, elle les embellissait de son esprit, elle le lui prêtait, lui indiquant la manière de le manier convenable-

ment. Il ne pouvait se passer d'elle, car il ne s'était jamais trouvé si aimable, si spirituel que depuis qu'elle lui confectionnait ses idées.

— Quel dommage, disait-il, qu'elle n'ait pas le sou ! Elle conduirait si bien une maison ! Il faut qu'elle reste près de moi, il faut que je la place quelque part où nous puissions la voir sans cesse. Ah ! j'ai son affaire !...

Euphémie eût volontiers dit comme le Bertrand de M. Scribe :

— Et allons donc ! on a bien de la peine à vous faire arriver.

Cette *affaire* qu'elle connaissait aussi

bien que lui et qu'elle lui *serinait* sans qu'il s'en aperçût, c'était un duc de l'Empire, veuf, un peu cachochyme, mais immensément riche. Il avait épousé en premières noces une femme de grande maison, qui l'alliait aux gens les plus hauts placés, par conséquent il tenait à ce cénacle, à ce faubourg Saint-Germain, où Herminie allait entrer à deux battants et où elle, mademoiselle de Kersaint, petite fille d'une Clisson, se croyait bien autrement le droit d'être admise. Ce duc montrait un grand désir de se remarier, il voulait une fille noble comme le roi, jeune et belle, il ne tenait pas à l'argent.

— Pourvu qu'elle apporte de quoi payer une partie de sa toilette, je ne lui en demande pas davantage, mais il faut qu'elle me plaise et qu'elle ne me fasse pas déchoir de mes habitudes.

Voisin de campagne de M. de Sennecay, il l'invitait souvent à sa magnifique terre. Le jeune duc se trouvait bien un peu humilié du luxe de son *camarade de pairie*, son amour-propre souffrait quelquefois de ne pouvoir lui rendre les dîners, la splendide hospitalité qu'il en recevait ; mais en homme médiocre, il se consolait en l'assassinant d'épigrammes, plus ou moins piquantes, il l'assommait de ses ancêtres, il

lui jetait à la tête les croisades et la bataille de Bouvines, à quoi l'autre ne pouvait répondre ni par Marengo, ni par Austerlitz, car il avait gagné son titre à la pointe de la plume et des négociations. L'idée de le marier, de lui donner sa cousine, flatta encore la vanité du jeune homme. C'était une supériorité de plus. Il le regardait maintenant du haut de sa richesse : la fortune d'Herminie allait lui donner ce qu'il enviait tant, il allait posséder à son tour les livrées, les équipages, les palais, il allait restaurer son vieux château, du temps du roi Robert, et l'écusson placé sur l'antique porte, depuis le fondateur de sa race, Jehan de

Senneçay, mort en 1120, en odeur de sainteté, après un pèlerinage à Jérusalem.

Herminie et Euphémie devaient donc être incessamment, très-richement et très-noblement pourvues. Personne ne doutait que le duc de Spoletto n'acceuillît avec empressement *l'honneur* que lui ferait son superbe voisin. Quand je dis personne, je parle de madame Michaud et de sa nièce, car nul autre n'avait même le soupçon de cet éblouissant projet; pourtant afin de ne rien négliger, afin de se ménager plusieurs moyens de réussite, la tante et la nièce cherchaient

un auxiliaire puissant, abandonné et dédaigné jusque-là, mais dont on se souvenait maintenant qu'il pouvait être utile, mademoiselle de Kersaint.

Depuis la Restauration, sa position avait considérablement changée, non comme fortune, car elle s'obstina à ne rien demander à personne, mais comme relations et comme société. Elle retrouva à la cour et dans le monde une foule de connaissances et d'amis puissants. Ses compagnons d'armes, ses parents la recherchèrent, on vint la voir dans son ermitage, et ce fut une mode que de s'y rencontrer. Son petit salon se trouva le rendez-vous des gens les

plus influents, les plus brillants même. Elle ne fit aucuns frais pour les appeler, elle en fit encore moins pour les retenir. Elle déclara qu'elle n'irait chez qui que ce fût, qu'elle ne ferait pas une visite. Une auguste princesse lui fit témoigner le désir de la voir, elle répondit en demandant la grâce de ne point se présenter, en assurant un dévouement à toute épreuve, mais l'impossibilité de sortir de la retraite.

Si mademoiselle de Kersaint y eût mis du calcul, elle n'eût pas mieux réussi. Le monde est fantasque, il attache un prix extrême à obtenir ce qu'on lui refuse, plus elle le fuyait, plus il la

chercha. Son Pathmos reçut chaque jour de nouveaux pèlerins, elle finit par s'y accoutumer, comme les autres s'accoutumèrent au voyage, et il devint établi pour elle et pour eux qu'ils se devaient mutuellement, elle un bon accueil, eux des soins assidus.

La famille Hervey ne se joignit point à cette foule. Jeanne aimait ses nièces et son neveu, mais elle ne cachait point son anthipathie pour leurs protecteurs. Ils se trouvaient étrangers dans ces réunions choisies, où nul ne les connaissait, où on leur parlait à peine. Accoutumés au premier rang dans la Chaussée-d'Antin, ils se sentirent mal à leur

aise et se retirèrent, mademoiselle de Kersaint ne fit rien pour les retenir. Elle imposait à son monde deux personnes, fort en dehors de ses habitudes, M. Bresselles et son neveu, Roland Bresselles, tous les deux républicains avoués, ennemis des priviléges et de la noblesse, et pour lesquels cependant Jeanne n'eût pas hésité à balayer ces amis nouveaux, dont elle partageait les idées et les espérances.

Dans ce cœur essentiellement bon et généreux, les deux cultes de sa jeunesse conservaient leur omnipotence, son roi et son amour. Cet amour calmé par l'âge tout en changeant de nom

n'avait rien perdu de sa force. Elle eût tout sacrifié à Gaétan, hors ce qu'elle regardait comme la religion de sa vie. Cette disposition sévère pour elle-même, la rendait sévère pour les autres. Jeanne, bonne et pleine d'indulgence, n'admettait cependant pas qu'on cédât à ses passions, si le devoir ordonnait de les combattre. Inflexible dans tout ce qui touchait à l'honneur, elle eût, je crois, vu d'un œil sec la douleur la plus vive, suite d'une faiblesse. Il y a de ces caractères-là et ils ne sont pas rares, ils ne l'étaient pas du tout chez nos pères. Aujourd'hui les couleurs tranchées s'effacent et font place aux nuances.

Il est facile de comprendre quel appui une femme aussi bien placée pouvait prêter aux prétentions d'Euphémie. Elle chercha longtemps un prétexte pour lui écrire sans prendre un air obséquieux, auquel Jeanne chercherait certainement une intention. Madame Michaud le lui fournit. Elle imagina qu'elle souffrait d'un rhumatisme, mademoiselle de Kersaint prétendait posséder un remède infaillible, sa nièce le lui demanda. Elle mit dans sa lettre toutes les chatteries imaginables; la franchise de Jeanne s'y laissa prendre, elle fut heureuse de cette charmante épître, la montra à tout le monde et répondit de la manière la

plus aimable. Dès lors la correspondance se trouva engagée et à son retour à Paris, Euphémie devait indispensablement se présenter chez sa tante, où elle était sûre d'être parfaitement accueillie.

Valentine et Reynald s'y rendaient souvent; mais d'après le caractère qu'on leur connaît, ils se laissaient intimide rdevant Jeanne, et elle ne soupçonnait pas la moitié de leurs qualités et de leurs agréments. La fière bretonne n'oubliait ni la mort de son frère, ni le serment prononcé par son neveu en ce moment solennel. Elle le lui rappelait sans cesse.

— Le colonel parlera quand le jour sera venu, je l'espère, et vous pourrez enfin remplir ce devoir, si sacré pour l'héritier des Kersaint.

— Mais, mademoiselle, disait Gaétan, ne devriez-vous pas tâcher d'éteindre chez votre neveu ces dispo-sition sauvages, au lieu de les exciter? Nous sommes au dix-neuvième siècle, il n'est plus question des Celtes, vos ancêtres, et de leurs barbares lois. Vous entretenez dans l'âme de Reynald vos idées impossibles, impraticables dans la société où il doit vivre. Ne serez-vous donc pas enfin raisonnable!

— Hélas ! Gaétan, vous ne m'avez jamais comprise, de là vient votre obstination. Nous n'avons point reçu la même éducation, les mêmes principes, vous ne pouvez pas me juger, ainsi abstenez-vous de le faire. Laissez-moi exécuter les volontes de mon frère, et ne vous mettez plus entre mon neveu et moi.

— Êtes-vous bien certaine, Jeanne, que ce soient-là les volontés de votre frère ? Croyez-vous qu'il approuverait cette vengeance tardive, si éloignée de nos mœurs, de nos usages ?

— Taisez-vous, taisez-vous, répétait-

elle, ne parlez point ainsi devant ce jeune homme, vous le pervertiriez.

Après un séjour de trois semaines à Bonneuil, le duc de Senneçay demanda officiellement à M. et à madame de Mainbourg la main de leur fille aînée; elle lui fut accordée selon le cérémonial d'usage, et le soir même, au salon, la fiancée recevait les compliments. Deux personnes se firent particulièrement remarquer par la vivacité de leur joie. Euphémie d'abord: rien ne surpassa ses démonstrations, elle embrassa sa cousine à plusieurs reprises, lui répéta plus de vingt fois qu'elle serait la plus belle duchesse de l'Europe, et alla

jusqu'à verser trois larmes, en lui souhaitant tout le bonheur qu'elle méritait.

Valentine attendit qu'Herminie fût seule, et, bonne, expansive, comme à l'ordinaire, elle ne dit que quelques mots, mais ces quelques mots sortaient du cœur. Herminie, à laquelle ce langage n'était point inconnu, le sentit vivement. Elle remercia aussi chaleureusement qu'elle avait été louée, et, tendant la main à l'orpheline :

— Valentine, ajouta-t-elle, tu viendras souvent chez moi, n'est-ce pas? tu y viendras seule; je te marierai, ma pauvre petite, car on ne s'occupe guère

de toi, dans tout cela. Tu le veux bien, n'est-ce pas ?

— Oh ! ma cousine, répondit-elle, je serai très-heureuse d'être avec toi, je t'aime, mais je serais triste de quitter Malvina.

— Malvina te quittera, je t'en réponds, dès qu'on lui montrera l'espérance d'un bon mariage. Tu ne connais pas ma chère sœur, c'est une égoïste et rien de plus.

— Non, non, tu te trompes.

— Innocente ! tu ne vois rien, tu ne sais rien. Tu ne te doutes pas qu'elle a cherché à m'enlever M. de Sennecay

et que maintenant elle songe à M. de Massac. La folle! M. de Massac! M. de Massac ne se mariera pas, et surtout il ne se mariera pas à une fille du caractère de Malvina. Ma tante Michaud et mon père l'ont si bien montré l'autre jour! mais elle ne voit et n'entend que ce qui lui plaît. Retiens ce que je te dis, Valentine, elle échouera et de colère elle prendra cet hiver le premier magot qui la demandera, je t'en réponds.

Valentine, qui ne calculait jamais rien, ne put ajouter foi à ce calcul. Elle y pensa toute la nuit. Le résultat de ses réflexions fut que c'était impossible et que Malvina ne songeait point à cela.

Les pompes du mariage d'Herminie commencèrent peu de temps après; le château se remplit encore d'avantage; madame de Michaud trouva le moyen d'y faire engager MM. Bresselles, afin d'obliger mademoiselle de Kersaint et de la forcer à la reconnaissance envers sa nièce, laquelle eut soin de se faire honneur de l'invitation. Ces messieurs acceptèrent, parce ceque Jeanne les en pria. Elle désirait les rapprocher de ses nièces et lier ensemble les seuls êtres qu'elle aimât en ce monde.

— Je vous recommande Raynald, mon cher Gaétan, je le recommande à Roland surtout. Je voudrais qu'il

pût lui donner sa fermeté, sa hardiesse; je crains que ce jeune homme ne tienne bien plus des Hervey que des Kersaint, il a la douceur de sa mère, comme Valentine. La seule véritable bretonne des trois, c'est Euphémie.

Il est incroyable combien même les gens les plus droits et les plus supérieurs se trompent dans leurs jugements et combien ils sont variables.

On ne s'occupa que de fêtes, que de bals au château de Bonneuil; il y eut des chasses magnifiques pour le marié, de toilettes admirables pour la duchesse: on s'amusa, on joua la comédie, on fit venir de chez Chevet des

festins prodigieux, toute la province en parla pendant deux mois. Le château était plein jusqu'aux combles. Les jeunes personnes obtinrent beaucoup de succès; après la superbe Herminie, celle qui remporta le plus de suffrages, bien qu'elle ne fut pas régulièrement belle, ce fut Valentine. Son charme et sa grâce, son esprit pétillant dans tous ses traits, en faisaient une de ces femmes que les hommes préfèrent souvent aux beautés irréprochables. Elle jouit franchement de ses triomphes, elle montra qu'elle en était heureuse, ce qui lui valut de la part de madame Michaud les mercuriales les plus diffuses.

Ces mercuriales devinrent plus aigres les derniers jours, lorsqu'elle s'aperçut que le duc de Spoletto, invité à toute autre intention, regardait souvent la jeune fille, qu'il admirait sa superbe voix et qu'il cherchait à se rapprocher d'elle toutes les fois que cela lui était possible. Il l'engagea même à danser ! à danser, lui qui depuis quinze ans n'avait pas approché d'une contredanse, à moins que ce ne fut *par ordre*, pour figurer avec une des princesses ! Cela fit une révolution. René de Massac commençait à remarquer Valentine; il répétait à M. de Spoletto qu'elle ferait une femme accomplie, et celui-ci ne demandait qu'à le croire.

— Quand elle sera mariée, pensait René, nous verrons !

Il devinait à merveille le penchant de la pauvre petite. Ce n'était pas à lui qu'elle eût pu cacher quelque chose, elle qui ne dissimulait jamais. Il se conduisit avec son adresse habituelle, côtoyant le danger, sans en approcher néanmoins, Valentine espéra être aimée, mais pas un mot ne vint confirmer ce bonheur. Madame Michaud découvrit tout, elle apprécia la trame, elle la défila pour ainsi dire, et sentit que, si elle n'y mettait ordre promptement, ses plans étaient détruits. Il fallait se hâter, accaparer le

duc, le désillusionner sur le compte de Valentine, et cette bonne âme savait comment s'y prendre pour cela. Dès le soir même, elle s'arrangea de façon à prendre son bras pour aller à table, à se placer à côté de lui. Elle amena peu à peu la conversation où elle voulait la conduire.

— Vous êtes bien heureuse, madame, au milieu de votre charmante famille ; vous et madame votre sœur, vous jouissez maintenant du fruit de votre bonne action ; les orphelins adoptés par vous vous dédommagent de vos soins.

— Oh ! oui, monsieur, répondit-elle,

avec un soupir, mes nièces sont fort bonnes, fort douces...

— Dites aussi fort jolies, fort spirituelles, accomplies en un mot. Mademoiselle Valentine a une grâce, un piquant, une naïveté !...

— Très-remarquables sans doute, monsieur le duc. Valentine, excellente enfant du reste, possède une qualité poussée à un tel point qu'elle dégénère presque en défaut.

— Vraiment ? et ne peut-on savoir ce que c'est ? peut-être, madame, êtes-vous trop sévère en qualité de tante ?

— Oh ! monsieur, l'âme de cette

enfant est trop belle, trop aimante, trop exaltée. Elle ne veut entendre qu'à un mariage d'amour, elle compte pour rien le rang, la fortune, la position. Pauvre elle-même, elle épousera un homme plus pauvre qu'elle encore, s'il parle à son cœur. C'est une de ces créatures mises au monde pour aimer passionnément et souffrir. Dès sa plus tendre enfance, elle annonça ce caractère; ma sœur essaya de le vaincre, de le changer, sans y réussir. Aussi nous tremblons pour son avenir, pour son bonheur. Valentine est ma favorite, je l'avoue. J'aurais vivement désiré que son éducation m'échut en partage, au lieu de celle de sa sœur, plus raisonna-

ble, il est vrai, mais plus froide, moins aventureuse, dont l'esprit et le cœur, formés de bonne heure, promettent une femme très-distinguée sans doute, une de ces femmes rares dont la vie est toute faite, car on est sûr d'avance qu'elles choisiront la bonne route, qu'elles y marcheront jusqu'à la fin; mais Valentine, ma chère Valentine, avec son imagination folle, vagabonde, entreprenante, avec son esprit romanesque, son âme dévouée, prête à tout sacrifier, son esprit hasardeux, quelle séduction il y a en elle! Tenez, regardez-là, regardez comme elle écoute M. de Massac, comme sa physionomie mobile réflète le plaisir naïf de se savoir

jolie, admirée ! En vérité, c'est un délicieux tableau.

A mesure qu'elle parlait, le visage de M. de Spolletto se rembrunissait ; il réfléchissait évidemment. Le reste du dîner il fut distrait, il examina attentivement la jeune fille et son dangereux voisin. La baronne venait de lui mettre en main un fil avec lequel il se conduisit à travers ce labyrinthe. Il avait trop d'usage du monde et des hommes pour ne pas apercevoir l'écueil dès qu'on le lui signalait. Il devina M. de Massac, et se dit à part lui :

— Il se préparait d'avance une maîtresse, en m'engageant à prendre

une femme. La tante a raison, la petite ira loin.

De ce moment il ne songea plus à Valentine. C'était beaucoup, cela ne suffisait pas encore, il fallait l'amener vers Euphémie, Madame de Michaud était trop adroite pour l'y engager elle-même. Elle mit en jeu d'autres marionnettes, elle joua un superbe jeu près d'Herminie, et l'endoctrina avec un talent de diplomatie rare, la jeune duchesse toute puissante sur son mari, lui rendit ce que sa tante venait de lui inculquer, sans avoir l'air d'y songer même.

— Il faut absolument qu'Euphémie

épouse M. de Spoletto, mon ami, dit-elle. Arrangez cela, ce sera si charmant pour nous.

— Pourquoi pas Valentine plutôt, il me semble qu'elle lui plait davantage.

— Ma tante m'en disait autant hier, mais cela ne se peut pas. Valentine n'est pas assez raisonnable, le duc est trop vieux pour elle, elle ne l'aimerait pas et la pauvre petite serait malheureuse. Elle est si gentille et si bonne! Non, nous lui trouverons quelqu'un, quelque jeune et charmant tourtereau, digne de roucouler avec elle sa chanson d'amour.

— Eh ! bien, je m'occuperai de votre projet, j'y avais songé déjà, vous ne l'ignorez pas.

— Mais c'est tout de suite qu'il faut s'en occuper, le mariage doit se faire avant l'hiver, nous aurons une maison agréable de plus.

— Je suis trop heureux de vous obéir, madame la duchesse, aujourd'hui même je commencerai l'attaque.

Le sort de la pauvre Valentine, qui fut devenu sinon très-heureux peut-être, au moins très-brillant, se trouva remis en question, et déjà commença

le triomphe de la mauvaise cause sur la meilleure. Déjà l'oppression pesa sur cette malheureuse jeune fille, marquée pour le malheur, dès sa naissance. Elle ne le prévoyait guère. Gaie, folle insouciante, elle dansait, elle chantait comme un oiseau sans prévoir l'orage. Le soir, seule dans sa petite chambre, elle se rappelait avec bonheur les mots, les gestes, les regards de celui dont elle se croyait aimée. Elle rougissait à ce souvenir, son cœur battait plus vite, elle souriait à son avenir. Elle se promenait dans le sentier fleuri de ses rêveries. Pauvre enfant! pauvre enfant!

La conspiration, si habilement sour-

die par madame de Michaud, marchait à ravir. Le duc se laissait attirer par la beauté incontestable, d'Euphémie, par son grand air, par la parfaite raison qu'elle affichait, sans en avoir l'air, par son esprit rempli de charme et de sérieux tour-à-tour. Elle semblait plus âgée que son âge, tant sa marche avait d'aplomb et de majesté. M. de Senneçay ne manquait pas une cccasion de la mettre *en lumière*, Herminie s'y employait de tout son pouvoir, elle eut la gloire de couronner l'œuvre.

— N'est-il pas vrai que ma cousine Euphémie a un port de déesse, monsieur? lui dit-elle un jour.

— Un port de déesse, cela est vrai, madame. Que pensez-vous d'un homme assez hardi pour aspirer près d'elle au rôle d'Endymion?

— Je penserais que sans doute il peut justifier cette prétention, M. le duc, et je l'en féliciterais de tout mon cœur.

— Mais la divinité descendrait-elle jusqu'à lui?

— Pourquoi non? Elle n'est pas plus inexorable que ses pareilles.

— Parlez-vous sérieusement?

— Très sérieusement, monsieur le duc.

— A qui faut-il s'adresser pour obtenir la main de cette déesse?

— A la baronne de Michaud d'abord, puis à mademoiselle de Kersaint, sa tante paternelle, sans le consentement de laquelle elle ne fera rien.

— Quoi, mademoiselle de Kersaint qui habite Passy? mademoiselle de Kersaint la célèbre, une des autorités du faubourg? Je la croyais seulement sa parente éloignée.

— C'est la sœur de son père, mon-

sieur. La grand'mère d'Euphémie était la dernière héritière du connétable de Clisson.

— Ah! ah! reprit-il, j'ignorais cela.

Le lendemain matin madame de Michaud armée de son plus aimable sourire, fit part du mariage de sa nièce à la famille rassemblée. Malvina dit tout bas à Valentine :

— Si tu n'avais pas été une sotte, c'est toi qui serais à sa place. Le duc te regardait sans cesse, il fallait le mieux recevoir.

— Ce vieux monsieur! Ah! bien

oui, je n'en aurais point voulu, il a au moins cinquante-cinq ans.

— Oui, mais il est duc, il a cent mille livres de rente et même davantage. Ma chère amie, tu n'as pas d'argent, tu n'épouseras jamais qu'un vieillard riche, ou un jeune homme gueux, il faut en prendre ton parti.

Valentine soupira et ne répondit point.

— Il pleut donc des duchés sur la famille, reprit Émile, fort envieux comme à l'ordinaire. Ces demoiselles ne demandent que des grands sei-

gneurs, la dernière épousera un prince du sang.

— Pourquoi pas un prince de *notre* sang, Émile? dit en riant Malvina. Pourquoi vous, par exemple, n'épouseriez-vous pas Valentine?

— Pourquoi pas vous, ma cousine ?

— Merci, mon cousin, puisqu'il pleut des duchés, je ne vois pas pourquoi cette avalanche ne viendrait pas jusqu'à moi.

Émile était ulcéré jusqu'au fond de son orgueil de s'être vu dédaigné par

Herminie. Il l'aimait autant que son cœur égoïste était susceptible d'aimer. Il n'imagina pas un instant qu'elle pût le refuser pour un autre, et lorsqu'il ne fut plus possible de conserver un doute, il faillit quitter le château. Sa vanité le retint, il affecta une gaîté empressée, il se montra le plus ardent chasseur, le danseur le plus zélé, le valseur le plus intrépide. Il fallait être le diable ou madame de Michaud pour découvrir sous cette couche de joie, la rage qui le rongeait sourdement. Il fallait la malice d'un serpent ou le cœur d'une mère pour deviner la douleur ainsi voilée. Madame Hervey la sut bien vite cette douleur, elle s'en

inquiéta, elle la consola, elle essaya de la consoler du moins, car la vanité blessée ne se console ni par des larmes, ni par de la tendresse, c'est la vengeance qu'il lui faut.

VALENTINE.

VII.

Valentine est la principale héroïne de ce livre, je ne puis plus le cacher

au lecteur. C'est surtout son histoire que j'écris, mais cette histoire se rattache fatalement à celle de sa famille, à celle de ses parents, riches ou pauvres. C'est la vie d'une femme, luttant seule contre le monde et contre elle-même, c'est cet exemple hélas ! si commun, du combat du faible contre le fort. Rien n'est plus tristement vrai que le fond et les détails de ces aventures. Que chacun cherche autour de soi, dans soi peut-être, et il trouvera quelques-uns des incidents, des sentiments surtout de mes personnages. Je n'ai pas la prétention de censurer, mais celle de peindre, laissant au temps et à la société le soin de se corriger, si

elle le peut, ou si c'est sa volonté arrêtée. Valentine personnifie une classe de femmes nombreuse et misérable, c'est l'injustice des jugements absolus mise en lumière, c'est l'oppression des coupables sur ceux qui le sont moins, avec le prétexte d'une absolution générale, à l'abri de leurs richesses et de leur position.

L'avenir de la jeune génération était maintenant certain, dans la famille Hervey ; sauf Valentine et Raynald tous avaient leur route tracée, Malvina et Zoé trouveraient facilement à se pourvoir, armées de cinq cent mille francs de dot. Émile, unique héritier

de la fortune paternelle épouserait qui il lui plairait en Europe. Son cousin de Michaud, malgré son insignifiance, ne manquerait pas de femmes lorsqu'il songerait à en prendre une. Les deux orphelins restaient donc seuls à placer. Madame Hervey, par tendresse pour son neveu, dont il lui coûtait de se séparer, refusait de le laisser entrer dans l'état militaire. Elle obtint de son mari, à force de prières, qu'il l'associerait à la maison de banque, c'est-à-dire qu'il lui donnerait une place dans ses bureaux et un intérêt dans les bénéfices. Il travaillait énormément et recueillait fort peu. Monsieur Henry lui tenait la main ser-

rée sous prétexte de le maintenir.

— Il ne doit pas prendre le goût de la dépense, disait-il, car il ne possède rien au monde et il ne pourrait le soutenir plus tard.

— Mon ami, répondait sa femme, faites pour votre neveu ce que votre parrain a fait pour vous, créez lui une existence. Vous le pouvez facilement, à son âge vous n'étiez pas plus riche que lui, et si vous n'aviez pas trouvé de protection que seriez-vous devenu?

— Les circonstances ne sont plus les mêmes, ma chère ; il n'y a plus de fournitures, plus d'armée ; on a main-

tenant bien de la peine à gagner du pain. Que Raynald travaille, il obtiendra un intérêt plus fort, nous verrons !

— Mais songez qu'il est presque notre fils, que nous l'avons élevé !

— Grâce à Dieu ! il n'est pas mon fils : ce caractère faible et irrésolu, cette timide honnêteté qu'on assommerait sans qu'il se plaigne, deviendrait la ruine de ma maison, achetée au prix de tant de soins. Et si nous l'avons élevé, c'est une raison pour que nous lui devions moins. Soyez tranquille d'ailleurs, il ne mourra pas de faim, j'y pourvoirai.

— Et Valentine ?

— Valentine ne nous regarde pas, c'est l'affaire des Mainbourg. Au train où elle y va elle pêchera bien vite un mari. Elle *hameçonne* ses yeux de façon à en prendre plus d'un à la fois. Il m'a semblé que ce joli comte de Massac..... Eh ! qu'en pensez-vous? A présent que sa sœur va être duchesse, peut-être lui en faudra-t-il autant !

— Hélas! reprit la baronne, vous vous trompez cruellement, je le crois, sur ce qui se passe. Valentine est une enfant pleine de cœur, mais folle, étourdie, elle a besoin d'être guidée, et nul n'y prend attention. Je l'ai fait

observer à ma sœur de Mainbourg, mais je ne crois pas qu'elle en ait tenu compte.

— Vous avez une habitude détestable, ma chère, vous appelez toujours vos sœurs *de* Mainbourg, *de* Michaud, comme si tout le monde ne savait pas qu'elles n'ont aucun droit à la particule. *De* Michaud! connaissez-vous rien de plus ridicule que cela!

— Mon Dieu! mon cher, soyez donc indulgent! Ne vous faites-vous pas appeler le baron *d'*Hervey? Vous avez vos faiblesses, elles sont juste les mêmes, et par conséquent vous n'avez pas le droit d'en rire.

— Oh! moi, moi, c'est bien différent! La première maison de banque française!

— La première maison de banque française n'est pas une maison princière, mon pauvre Jérôme, et tout l'argent du monde ne vous donnera pas des aïeux. Qu'en avez-vous besoin d'abord? Ne devez-vous pas, au contraire, être fier de ce que vous avez accompli sans aide? N'êtes-vous pas l'artisan de votre position? Ah! l'amour-propre est bien aveugle et bien fou!

Madame Hervey, cette femme d'un si excellent cœur et d'un si grand sens,

n'avait malheureusement pas assez d'autorité dans la famille pour imposer ses avis. Elle se tenait à l'écart, triste de son passé et plus encore de son présent. Il en résulta que ses neveux, soutenus par elle seule, restèrent dans la même situation, Raynald sans avenir certain; Valentine, livrée presque à elle-même et à l'inconséquence de son caractère. Les choses en étaient là lors du mariage de madame de Spoletto, qui se célébra avec non moins de pompe que celui de sa cousine, et toujours à Bonneuil. Monsieur de Mainbourg, fastueux et vaniteux à l'excès, ne voulut pas permettre aux Michaud de se charger de cette seconde noce. Valentine

reçut des fiancées des cadeaux fort brillants, mais dans lesquels perçait la supériorité de leur position. En lui offrant le sien, Herminie lui dit :

— Ma chère petite, voici une montre, sa chaîne, ses breloques, la broche et les bracelets pareils. Dieu sait qui ils te feront épouser, car on n'y songe guère. Dans tous les cas tu auras cette parure, convenable et portable à tous les âges et dans toutes les situations. Ne me remercie pas, cela n'en vaut pas la peine. Je te chercherai un mari, car vraiment ma mère n'est pas pour toi ce qu'elle devrait être.

— Ma tante est bien bonne, répon-

dit Valentine, en baissant les yeux.

— Oui, bonne parce qu'elle te laisse faire ce qu'il te plaît, sans s'inquiéter de toi. Elle a bien autre chose à penser! Je t'emmènerai l'été prochain à Senneçay, le veux-tu?

Quant à Euphémie ce fut différent. Elle prit sa sœur à part, dans sa chambre, l'embrassa en pleurant, déploya un luxe de mise en scène magnifique. Valentine s'y laissa prendre, et donna la réplique de la meilleure foi du monde.

— Ma bonne sœur, dit la future duchesse, nous sommes orphelins, nous

n'avons que nous sur la terre. Le ciel miséricordieux m'accorde une belle destinée, que je ne méritais pas sans doute. Tu juges si j'ai pensé à toi. Je ne puis pas faire tout ce que je désirerais, car je n'ai rien, tu le sais, mais j'ai préféré l'utile à l'agréable. On ne peut deviner l'avenir : peut-être ne seras-tu pas aussi favorisée que moi, peut-être n'auras-tu qu'une existence médiocre, souvent plus heureuse, je t'assure. Voici donc mon cadeau, il te servira toujours et partout. Du linge, ma chère enfant, du linge, tant que j'ai pu en avoir. Non pas des chemises de batiste et de toile de Hollande, mais des choses solides, convenables, telles qu'il

te les faut. Ma tante a tout choisi elle-même.

Valentine se montra contente, elle l'était, on la contentait facilement, le baiser et les larmes de sa sœur valaient pour elle des trésors. Madame de Michaud, la veille de ce jour, l'avait sévèrement reprise, parce qu'elle se permettait de porter des bas de soie au bal.

— Parce que ta sœur va être duchesse, lui dit-elle, tu te crois tout permis. Porter des bas de soie, quand on n'a pas de quoi manger ! Si ta tante mourait, que deviendrais-tu ? J'ai élevé autrement Euphémie : *Prête à*

tout ! telle est ma devise pour les filles pauvres.

Valentine pleura sans répondre, il lui semblait néanmoins que mademoiselle de Kersaint l'aînée allait au bal, depuis son enfance, en bas pelure d'oignon et en souliers de satin. Mais elle ! elle n'y pouvait prétendre !

— Maintenant, Valentine, continua Euphémie, lorsqu'elles eurent admiré ensemble les draps et les serviettes, j'ai une grâce à te demander, ne me la refuseras-tu pas?

— Oh ! non, ma bonne sœur, que puis-je faire ?

— Mon père nous a laissé la tenture de la chambre de sa mère, tu le sais. Il a permis à ma tante d'en disposer en faveur de celle de nous deux qui pourait la placer le plus convenablement. Tu es charmante, ma petite sœur, mais les ducs de Spoletto ne se trouvent pas tous les jours ; je doute que, malgré ta jolie figure et ton esprit, tu en rencontres un second. C'est un coup de fortune qui n'arrive pas deux fois de suite dans une famille. Cette tapisserie, véritable chef-d'œuvre, avec les armes de Clisson écartelées de Bretagne représenterait admirablement dans ma chambre à coucher, au château des Bourbières. Veux-tu me céder tes droits ? Je

m'engage, lorsque tu te marieras, à te rendre une tenture à ton choix et à ton goût. Cela te convient-il ?

— Je te la donne sans condition, ma sœur.

— Merci, chère petite. Écris donc alors à ma tante Jeanne, afin qu'elle veuille bien me la livrer. Monsieur le duc désire que tout soit prêt à notre arrivée aux Bourbières, pour n'avoir pas le désagrément des ouvriers. Tu viendras me voir aux Bourbières?

Valentine écrivit sur-le-champ à mademoiselle de Kersaint. La réponse à

cette lettre eût une grande influence sur l'avenir de la pauvre jeune fille, nous allons donc la rapporter toute entière :

— « J'ai reçu votre lettre, ma nièce, » et je suis charmée que vous renonciez » de vous-même au legs de votre pau- » vre père. Mon intention n'était point » de vous le conserver. Les propres ex- » pressions de mon frère sont celles-ci : » *la tenture de la chambre de notre mère* » *ne doit plus voir le jour, garde-là pour* » *celle de mes filles qui te paraîtra la plus* » *digne de la posséder*. Vous vous êtes » rendue justice, Valentine ; vous avez » compris que votre sœur méritait

» mieux que vous ce noble héritage : » elle l'aura. Cependant, je vous dois » quelques mots encore ; vous êtes bien » jeune, vous pouvez vous corriger, vous » pouvez arriver à comprendre ce que « vous imposent votre passé et votre » famille, vous pouvez étouffer les fu- » nestes dispositions qui vous perdront » à jamais si vous n'y prenez garde. La » position de votre sœur, celle de vos » cousines vous tournent la tête ; vous » vous croyez riche comme elles, parce » que la bonté de vos parentes ne met » entre vous aucune différence. Détrom- » pez-vous, ma nièce, vous êtes comme » moi une pauvre fille, sans fortune et » sans protection. Si vous voulez arriver

» à mon âge, pure, exempte de tous re-
» proches, il faut faire ce que j'ai fait
» moi-même ; il faut vous accoutumer
» de bonne heure à tout sacrifier au
» devoir, il faut vous imposer d'avance
» les privations que l'avenir peut exiger
» de vous. Au lieu de cela, vous êtes
» coquette, légère, élégante, vous vous
» placez au premier rang, vous cher-
» chez à attirer l'attention, vous qui
» n'avez pas de plus grand charme que
» votre modestie. On parle de vous, on
» en parle jusque dans mon salon. Je
» ne crains pas de vous le dire, vous
» avez *effrayé*, par vos manières, un
» homme éminent qui voulait bien son-
» ger à vous. De toutes parts, on m'as-

» sure que vos tantes vous gâtent, que
» vous êtes fort mal élevée. Vos seuls
» défenseurs, MM. Bresselles, sont même
» obligés d'avouer votre étourderie. Ils
» l'excusent par votre âge ; c'est une er-
» reur, il ne vous est pas permis, à vous,
» d'avoir de jeunesse ; je vous parle par
» expérience. Si vous me trouvez sévère,
» mon enfant, c'est que je vous aime,
» c'est que je voudrais, au prix de mon
» sang, voyez-vous, vous arrêter dans
» la funeste voie où vous marchez. Je
» voudrais vous inculquer les principes,
» les convictions auxquels j'ai dû une
» vie irréprochable, une vieillesse esti-
» mée. Peut-être obtiendrez-vous le
» même sort qu'Euphémie, mais plus

» probablement, vous resterez fille. Je
» suis sûre que vous ne consentiriez
» point à une mésalliance, et où trou-
» ver une dot qui vous amène un mari
» de votre rang? Ne m'en veuillez pas,
» Valentine, je suis la seule amie vraie
» que vous possédiez au monde. Si vous
» êtes malheureuse, venez à moi; vous
» ne mériterez pas votre malheur,
» j'aime à le croire; vous resterez fi-
» dèle aux traditions, aux principes de
» vos pères. Vous ne vous écarterez ja-
» mais ni de l'honneur ni des lois im-
» posées aux femmes dans toutes les
» conditions de la vie, mais particuliè-
» rement dans la vôtre. Maintenant que
» vous voilà bien prêchée, je vous em-

» brasse et je vous bénis, fille de mon
» frère bien-aimé, pauvre orpheline,
» confiée à Dieu. Venez me voir, dès
» que vous serez à Paris, et aimez-moi
» comme je vous aime. »

Il est à remarquer la différence de ce langage avec celui que tenait Jeanne dans sa jeunesse. Mademoiselle de Kersaint accusant la famille Hervey de *gâter* sa nièce ! Mademoiselle de Kersaint méconnaissant les qualités supérieures, la bonté, la grâce de Valentine. En général, les défauts s'aggravent dans un âge plus avancé ; mais souvent aussi les vertus s'exagèrent. Une femme du caractère de Jeanne, com-

primée toute sa vie, ayant brisé son cœur sous l'effort de sa volonté, devait arriver à une sévérité extrême, à une dévotion outrée. A force de se vaincre elle-même, elle s'était transformée; son cœur, autrefois si tendre, se durcissait au feu du malheur. Et puis, les vieilles filles, sans s'en apercevoir, malgré elles, deviennent égoïstes. La manière de voir change; on approuve ce que l'on blâmait, on blâme ce que l'on approuvait. Ces Hervey si cupides, si bas, si méprisables, lui semblaient, à présent, par l'empire irrécusable du succès, des gens très-industrieux, d'une conduite remarquable, dignes d'estime et d'approbation. Ils ont conquis une

place brillante dans le monde, eux qui ne possédaient rien ; ils l'ont conquise par leur industrie, par leur esprit d'ordre; ils sont heureux, donc ils sont dignes de l'être. La bonne, la sensible Jeanne, adoptait elle-même cette maxime éternelle dans la société : On n'admet pas le malheur, on n'admet que les fautes. Au contraire, où le bonheur préside, les fautes ne s'aperçoivent pas, les crimes mêmes s'effaceraient, pourvu qu'ils ne soient pas trop prouvés. Toujours deux mesures, deux poids pour la même balance.

Le jour où Valentine reçut cette lettre, elle resta dans sa chambre à pleu-

rer. Personne ne vint s'informer d'elle, il y avait bal au salon. Herminie y pensa quelque peu, mais elle n'eut *pas le temps* de quitter la danse, on se l'arrachait. Pour Malvina, elle disait tranquillement à ceux qui demandaient sa cousine :

— Elle a mal à la tête, le bruit la dérange, il faut la laisser dormir.

Cependant, deux autres cœurs bien jeunes souffraient aussi dans cette réunion brillante, et tous les deux souffraient sans se le dire. Raynald et Roland erraient isolés parmi cette foule enjouée, tristes et blessés à mort. Raynald épris d'une passion insensée pour

la duchesse de Senneçay, Roland, amoureux à en perdre la tête de Valentine. Raynald, ayant assisté sans mourir au mariage de sa cousine, s'était fait une chimère de dévouement, à laquelle il vouait sa vie. Il souffrait presque avec bonheur, puisqu'il souffrait pour elle. Il voulait rester près d'Herminie, la regarder, la servir, la défendre, la consoler, si elle avait jamais besoin de l'être : un de ces amours à la Desgrieux, que quelques natures exceptionnelles éprouvent avec tant d'ivresse. Agneaux marqués en naissant pour le sacrifice, ils se laissent égorger sans murmure et lèchent la main qui les tue.

Roland, au contraire, bouillant, énergique, impatient, bien que généreux et dévoué, ne supportait qu'avec peine la contrainte. Il adorait mademoiselle de Kersaint, elle lui semblait une déesse, il se sentait capable de tout pour l'obtenir. Élevé dans les principes de son oncle, il se regardait parfaitement comme son égal et trouvait tout simple qu'elle changea le nom de ses pères, illustré par des siècles de gloire, contre celui du sien, honoré par des années de probité. Ce soir là, ne la voyant pas paraître, il lui sembla être seul au monde. Il n'osa trop s'informer d'elle, car à cet âge le nom de la bien-aimée est ùn trésor qu'on ne

dévoile pas aux profanes; cependant il demanda négligemment à Raynald pourquoi elle ne descendait point ?

— Valentine est souffrante, répondit-il en regardant Herminie.

— Ah ! mon Dieu ! qu'a-t-elle donc ?

— Je ne sais, un mal de tête, un peu de fièvre.

— Et vous n'allez pas la voir ?

— Ah ! si ! j'y vais aller pendant cette contredanse ; Herminie danse avec M. de Spoletto, je puis la quitter, pensa-t-il. Pauvre enfant !

Il descendit un quart-d'heure après; Roland l'attendait dans le billard.

— Eh bien? demanda-t-il en courant au devant de lui.

— Savez-vous où est votre oncle?

— Dans le salon du fond; il cause avec je ne sais quel voisin. Pourquoi cela?

— Valentine désire le voir.

— Mademoiselle Valentine désire voir mon oncle!

— Oui. Elle a recu une lettre de ma tante Jeanne, qui la rend malade.

— Ah ! je vais chercher mon oncle ! interrompit le jeune homme.

M. Bresselles ne se fit point prier. Son excellent cœur devina celui de la jeune fille ; il la comprenait, il l'excusait, il l'aimait tendrement. Plus indulgent, parce qu'il était moins exalté, les douleurs de sa jeunesse adoucissaient son humeur au lieu de l'exciter. Il plaignait ceux qui souffraient, avant de s'informer s'ils étaient coupables. Le premier sentiment de son âme était toujours son amour pour Jeanne ; Valentine lui ressemblait, elle lui ressemblait même par son caractère, par son imagination ardente. Seulement, chez

la tante, la volonté était puissante, chez la nièce, elle ne l'était qu'aidée par son cœur. Il sentit cette différence en soupirant tout bas :

— Si Jeanne avait été semblable à cette enfant, nous serions bien heureux! se dit-il.

En entrant dans la petite chambre rose de Valentine, Gaétan se sentit tristement impressionné. La toilette toute préparée occupait le lit, les fleurs d'une couronne à moitiée tressée se fanaient sur une table, de jolis rubans gisaient par terre sans qu'on eût songé à les ramasser. Les préparatifs d'un plaisir interrompus par un chagrin, c'est bien

poignant à cet âge ! Valentine à demi-couchée sur son divan, pleurait, la tête cachée dans les oreillers, elle se releva, en entendant M. Bresselles et courut à sa rencontre.

— Ah ! monsieur ! dit-elle, je suis bien malheureuse !

— Qu'y a-t-il, ma chère enfant?

— Lisez, lisez, cette lettre de ma tante, voyez combien elle est injuste, voyez, monsieur Gaétan.

Il prit le papier sans rien dire. Cette lettre devait le blesser par plus d'une raison, il la lut lentement, sans faire

une réflexion, la jeune fille épiait tous ses gestes.

— Ah ! pensa-t-il, j'espère ne pas être ingrat, mais il me semble que le cœur de Jeanne se dessèche.

— Eh ! bien, monsieur ! Comprenez-vous ? Comprenez-vous ? Ma tante! moi qui l'aime tant !

Et elle se remit à sangloter.

— Calmez-vous, Valentine, ne prenez point ainsi les choses à l'extrême. Vous connaissez mademoiselle de Kersaint, sa rudesse, son inflexibilité, mais vous savez aussi combien elle est adorablement bonne. On l'aura prévenue

contre vous, quelques sots propos, quelqu'un de ses collets montés du faubourg, venu ici pour la noce de mademoiselle Herminie. Vous ignorez encore combien les vieilles femmes sont impitoyables envers la jeunesse et la beauté, vous allez commencer à l'apprendre !

— Mais qu'ai-je fait ? qu'ai-je fait, mon Dieu !

— Rien, quelque joli enfantillage, quelque franche naïveté que le monde condamne. Vous n'êtes ni hypocrite, ni dissimulée, c'est là votre grand défaut, je crains que vous ne réussissiez jamais, pauvre petite !

— Monsieur, mais ma tante aussi est franche et loyale, elle aussi elle a bravé le monde, et bien plus que moi, ce me semble. A mon âge elle courait les armées, toute seule, elle se laissait faire prisonnière par vous, et il n'y avait point de mal à cela pourtant. Moi je danse, je ris, je cause, voilà tout !

— Autre temps, autres mœurs ! Mademoiselle de Kersaint se battait dans la Vendée et nul n'en a médit, mais vous ne pouvez rire et chanter dans le salon du comte de Mainbourg sans qu'on vous calomnie. Les grandes crises politiques ne laissent pas le temps de s'occuper de si peu de choses, au-

jourd'hui on n'a rien à faire, on vous déchire, c'est une occupation.

— Les autres ne m'inquiètent guère, mais ma tante !

— Votre tante se laisse influencer par les autres.

— Lui écrirez-vous pour moi?

— Dès ce soir, et si je ne suis pas content de sa réponse, je ferai plus, j'irai près d'elle. En mon absence les caillettes et les dévots s'emparent de son esprit, ils l'aigrissent ; quand on a beaucoup souffert, il faut une bonté si angélique pour ne pas s'aigrir ! Ils finiront par la rendre intolérante.

— Si ma tante savait combien je l'aime !

— Elle le sait, elle n'en doute pas, elle vous le rend.

— Oh ! monsieur, comment m'afflige-t-elle alors !

— Hélas ! elle m'a bien affligé depuis vingt-cinq ans, et pourtant elle m'aime !

Valentine secoua la tête, cela ne lui semblait pas possible. Gaétan vit ce mouvement et son intérêt pour elle en redoubla.

— Êtes-vous heureuse dans cette maison ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Votre oncle, votre tante sont bons pour vous ?

— Oh ! oui!

— Vous a-t-on jamais parlé d'avenir, de mariage ?

— Mes tantes, mes cousines, disent quelquefois en riant : Il faudra marier Valentine à un homme très-riche. C'est tout.

— Ne vous a-t-on pas demandée déjà ?

— Je ne le crois pas, monsieur. Je n'ai point de dot.

— C'est singulier ! Pourtant j'ai dans l'idée qu'on prépare pour vous un mariage.

— Ah ! monsieur, vraiment? qui cela ? comment le savez-vous ? reprit-elle vivement.

M. Bresselles ne put s'empêcher de sourire.

— Cela vous plairait donc ? reprit-il.

— Mais... c'est selon...

— C'est selon le mari, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Voulez-vous me parler franchement?

— On me reproche d'être trop franche.

— Ce n'est pas moi qui vous le reproche, je vous en réponds.

— Je vous dirai tout ce que vous voudrez, mais auparavant dites-moi, vous, je vous en supplie, ce qui vous fait croire que l'on songe à me marier.

— M. de Mainbourg me l'a confié, ou du moins laissé deviner hier.

— Et n'a-t-il nommé personne?

— Non.

— En effet, depuis quelque temps mon oncle s'occupe bien plus de moi. Il m'a fait venir deux fois dans son cabinet, il m'embrasse souvent, lui qui ne me regardait jamais !

M. Bresselle fit un mouvement de surprise, auquel Valentine ne s'aperçut pas, il réfléchit un instant, et lui prenant la main, il lui dit :

— Écoutez-moi, Valentine, je crois qu'il est nécessaire que nous causions ensemble.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.

		Pages.
Chap. I.	La mort.	5
— II.	L'ange gardien.	51
— III.	Le passé.	95
— IV.	Plusieurs années à vol d'oiseau.	141
— V.	Premiers sentiments.	185
— VI.	Mariages.	229
— VII.	Valentine.	275

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Coulommiers. — Imprimerie de A. Moussin.

Nouveautés à 4 fr. le vol. en prenant le moins 30 vol.

(*Les prix marqués sont ceux des articles pris séparément.*)

	Fr. c.
La Juive au Vatican, par Méry. 3 vol. in-8, net :	13 50
Le Sceptre de Roseau, par Émile Souvestre. 3 vol. in-8, net :	13 50
Jean le Trouveur, par Paul de Musset. 3 vol. in-8, net :	13 50
Les Femmes honnêtes, par Henry de Kock 3 vol. in-8, net :	13 50
Les Parens riches (*entièrement inédit*), par madame la comtesse Dash. 3 vol. in-8, net :	13 50
Cerisette, par Paul de Kock. 6 vol. in-8, affiche pochade, net :	30 »
Diane de Lys, par Alexandre Dumas fils. 3 vol. in-8, net :	13 50
Une Gaillarde, par Paul de Kock. 6 volumes in-8, affiche pochade, net :	30 »
Georges le Montagnard, par le baron de Bazancourt. 5 vol. in-8, affiche pochade, net :	22 50
Le Vengeur du mari, par Em. Gonzalès. 3 vol. in-8, net :	13 50
Clémence, par madame la comtesse Dash. 3 vol. in-8, net :	13 50
Brin d'Amour, par Henry de Kock, 3 volumes in-8, affiche pochade, net :	13 50
La Belle de Nuit, par Maximilien Perrin. 2 volumes in-8, affiche pochade, net :	9 »
Jeanne Michu, *la bien-aimée du Sacré-Cœur*, par madame la comtesse Dash. 4 vol. in-8, net :	18 »
Le Khalifa, par S. Henry Berthoud. 2 volumes in-8, affiche pochade, net :	9 »
Raphaël et Lucien, par Michel Masson. 2 vol. in-8, affiche pochade, net :	9 »
Le Trouble-Ménage, par Maximilien Perrin. 2 vol. in-8, affiche pochade, net :	9 »
El Ihoudi, par S. Henry Berthoud. 2 vol. in-8, net :	9 »
Les Métamorphoses de la femme, par X.-B. Saintine. 3 vol. in-8, affiche pochade, net :	13 50
Charmante Gabrielle, par M.-J. Brisset. 2 vol. in-8, affiche pochade, net :	9 »
Le Débardeur, par Maximilien Perrin. 2 vol. in-8, affiche pochade, net :	9 »
Nicolas Champion, par S. Henry Berthoud. 2 vol. in-8, affiche pochade, net :	9 »
La Famille du mauvais Sujet, par Maximilien Perrin. 2 vol. in-8, net :	9 »
Un Cœur de Lièvre, par Max. Perrin. 2 vol. in-8, net :	9 »

La maison fournit à **TROIS FRANCS** le volume les *Nouveautés* ci-dessus, à la condition de prendre au même prix un nombre égal de volumes choisis parmi les ouvrages plus anciens annoncés dans son catalogue général qui se compose des romans de nos meilleurs auteurs. — Ce catalogue, avec les conditions de vente, se distribue gratis.

Imprimerie de Gustave Gratiot, rue de la Monnaie, 11